

Tu vois, je me désagrège avec méthode ...

journal (septembre 2003 – octobre 2004)

dana hilliot

## **licence**

Ces textes sont couverts par la licence Creative Commons : Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 2.0 France, qui vous autorise à reproduire, distribuer et communiquer ces textes au public (sous quelque forme que ce soit), dans la mesure où :

- vous citez à chaque fois le nom des auteurs
- vous conservez la même licence en cas de diffusion et reproduction
- vous n'en faites aucun usage dans le cadre d'une activité commerciale
- vous ne modifiez, ni ne transformez ni n'adaptez ces textes

Chacune de ces conditions peut être levée si vous obtenez l'autorisation du titulaire des droits.

Ce qui précède n'affecte en rien vos droits en tant qu'utilisateur (exceptions au droit d'auteur : copies réservées à l'usage privé du copiste, courtes citations, parodie. . .)

La version complète de cette licence est lisible à cette adresse :

*<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/legalcode>*

*Tu vois, je me désagrège avec méthode . . .*

---

Ces textes ont été mis en page avec  $\text{\LaTeX}$  à l'aide du logiciel Kile sous une distribution Linux Ubuntu. Ceci constitue ma première tentative de mise en page sous  $\text{\LaTeX}$ . Merci mille fois à tous les développeurs qui ont créé de tels outils.

# Table des matières

<b>I Poitiers</b> (septembre 2003 – janvier 2004)	<b>1</b>
<b>II Aire sur l'Adour</b> (janvier – juin 2004)	<b>37</b>
<b>III Saint-Flour</b> (août – octobre 2004)	<b>83</b>

Première partie

Poitiers

(septembre 2003 – janvier 2004)

**jamais jamais la pluie n'aura fait le beau temps (Mendelson)**

je sais bien que le paysage ne suffit pas à générer la plénitude vitale dont je me languis. Et pourtant, a contrario, regarde un peu ces tours et ces immeubles, ces blocs et ces rideaux brodés par centaines aux fenêtres, et l'école et ces trois sapins plantés là pour la bonne conscience. Et le centre commercial - Pascal Bouaziz (Mendelson) est parvenu à faire de la poésie avec ces choses là - et les gens d'ici. C'est un endroit où vivre par défaut - quand on n'a pas le sou. Et c'est là où je vis où je suis né aussi.

**J'aimerais adhérer.. (M. Houellebecq)**

On s'épuise à donner du sens (parce que tel est notre lot). Aujourd'hui plus qu'avant sans doute. J'aimerais adhérer, mais je n'y parviens plus. Vivre une vie sociale saine suppose l'adoption d'un ensemble complexe de croyances, une architecture de concepts, de principes, de règles, d'observances, de bienséances, de vertus (ensemble qui prend des formes différentes selon les cultures et la naissance). Mais je n'y tiens plus. Et pourtant j'ai fait l'école qui est une grosse machine dont le but ultime est de produire des individus susceptibles d'adopter un mode d'existence sain et régulier (au sens de « administré par des règles »). J'observe d'ailleurs que la plupart des gens tiennent mais sans enthousiasme : comme avec des bouts de ficelle, des propagandes auxquelles on s'offre non sans amertume, mais avec une relative bienveillance quand même, par paresse ou par désespoir. Le fatalisme (cette école de la pitié envers soi-même) est l'idéologie la plus populaire. Le processus d'asservissement des consciences, d'abêtissement et de dépoétisation radicale du monde atteint son but avec d'autant plus d'efficacité que les populations s'y soumettent avec jouissance. parce que tel est son plaisir. Mais c'est le tonneau sans fin du plaisir. Et sans les médicaments qui régulent nos humeurs, ce serait sans doute un chaos de douleurs.

**because I do not hope to turn again (T.S.ELIOT)**

On aimerait faire fi des nécessités vitales, sociales, administratives. Mais -quand on n'a pas le sou- on ne le peut pas. Le total des heures perdues à lutter pour remonter le cours d'un destin funeste : regarde d'où je suis parti et comment j'ai vécu, et regarde ce qu'il me faut produire d'efforts, dépenser d'énergie vitale, pour simplement garder un toit en dur et demeurer en vie. On est parfois étonné d'apprendre qu'untel, qui brillait par son talent et ses activités, ait pu mettre fin à ses jours. Ce n'est pas tant le désespoir ou la mélancolie qui conduisent à de telles extrémités, mais plutôt la pénibilité de l'existence, cette lutte continuelle, et le besoin de repos qui s'impose peu à peu, corollaire d'une lassitude immense. Ce n'est la solitude non plus (j'ai plus d'amour qu'un enfant puisse rêver, et de l'amour entier croyez-moi, qui se donne sans répartition, avec tendresse et courage). Alors oui, on sent qu'un de ces jours on n'en pourra plus, on baissera les bras, it's enough. Et ce qui nous retient encore ne pèsera pas lourd.

### Under the volcano (Malcolm Lowry)

De manière étrange, le plus beau livre jamais écrit et la plus belle chanson jamais composée se fondent à peu de choses près sur une histoire semblable. Le livre de Malcom Lowry, *Under the Volcano*, est d'un lyrisme accablant : tout le monde meurt à la fin. Dans la chanson de Léonard Cohen, *This famous blue raincoat*, qui est en réalité une lettre, signée qui plus est, il est question d'une blessure indélébile (et l'on n'est pas sûr que ça vaille mieux au bout du compte). Ce sont des histoires d'amour. On n'a rien à dire de plus sur l'amour tout est là. On laisse entendre que le véritable amour est forcément tragique -ou n'est pas- donc il est plus rare qu'on pense (je ne parle pas ici des fins de course « pathétiques », quand les couples s'effilochent pour deux galipettes au bureau avec une secrétaire consentante). Moi qui tente de toutes mes forces de dédramatiser l'amour, en n'y croyant pas plus qu'il ne faut. Bah.. voilà sans doute une des choses qu'il me reste à apprendre : reconsidérer l'amour, m'y donner corps et âme. Peut-être est-ce la seule chose pour laquelle je sois doué? Je songe au consul, et aussi à la chanson de Léonard, il était sans doute trop tard consul? J'aurais eu mon Yvonne malgré tout. C'est une consolation. (bien qu'évidemment je sois aussi Geoffrey l'attendant au terminus de l'autocar et aussi celui qui glisse une fleur dans tes cheveux). Bah.. Pourquoi les plus belles choses sont aussi celles qui font le plus de souffrances?

**A place to come to (Robert Pen Warren)**

Depuis le début officiel de ma dépression -cela fait maintenant quatre ans- chaque voyage solitaire s'accompagne d'une poussée de fièvre mélancolique, de nostalgies incontrôlables et d'implacables mélancolies. Alors pourquoi, sachant cela, il me faut tout de même voyager seul? Espérant à chaque fois, au moment du départ, que je m'en trouverai mieux. . . Mais voilà, on débarque dans une ville -et il s'avère qu'elle est semblable aux autres villes- et c'est le même café et que faire sinon boire jusqu'à rentrer le plus tard possible à l'hôtel, chercher fébrilement le numéro du code d'entrée de la porte, se traîner via l'escalier jusqu'à la chambre à coucher et s'étaler sur le lit froid. Et là c'est l'hôtel des Globe-Trotters (sic) où j'ai vomi dans les toilettes communes du mauvais vin blanc, et là j'ai vomi de la bière et autre chose sans doute -c'était une autre ville, un autre hôtel peu importe..

**J'ai compris que pour moi tout était comédie**

Je cherche toujours un endroit où aller et où habiter (je veux dire habiter phénoménologiquement, s'y déployer dans l'être, s'y établir dans le lent épaissement du temps, enfin bref tu sais ce dont je parle). Tu vois : rien n'a vraiment changé. Alors je prends des repères. Ce café pourrait bien être mon asile du matin, et cet autre là, près de l'hôtel de ville, mon asile du soir. Un coup d'œil rapide sur le paysage : de moyennes montagnes à deux pas de chez soi -je m'y vois déjà!-, une poste, une pharmacie -manque une librairie. Pas grave. Peu de jeunes femmes apparemment (mes capteurs de potentialité sexuelle hyper développés n'indiquent rien de très excitant). tant pis : je les ferai venir. Mais . . . probablement pas de travail. Et ce devrait être une clause rédhitoire n'est-ce pas ?

**Je rencontre de temps à autres . . .**

Je rencontre de temps à autres des gens sensibles et cultivés. De jeunes femmes souvent. Et toujours elles se sentent seules et tristes et s'arc-boutent à l'existence, et s'y débattent, et fabriquent des choses merveilleuses. Elles me tiennent en vie, et leurs histoires se font miennes dans la mémoire -et c'est peut-être pour cette raison que certains d'entre nous deviennent écrivains, pour conserver tous ces destins, ou s'en débarrasser- et tous ces visages, ces histoires se mélangent. On se raconte ainsi des heures durant, avec ces femmes singulières, si rares -et puis- on se sent presque un peu moins seuls, et au moins on se dit qu'il faut tenir encore un peu, pour ces âmes-là. C'est une étrange dialectique que celle des mélancoliques -qui s'entraident malgré tout.

**It makes me sad to know you are far (Barzin)**

On voyage on laisse des parties de soi ici et là. Je t'ai laissé un fantôme de gloire, un fantôme de glace, « a beautiful body » imbibé il est vrai de Jack Daniels à deux sous le verre. Tu te souviens bien sûr. Je passais l'après-midi sur les quais, d'où partent les navires pour Plymouth, et j'y jouais de la guitare et chantais pour gagner quelque argent, de quoi payer la *pensionne*, puis le whisky. Je revois aussi, et c'est d'une précision tremblante, ce départ à la Friedrich sur la colline qui surplombe Secadura, contre le mur de l'église. Il faisait déjà une belle nuit triste. Je pensais en rester là sur ce départ - et ne jamais revenir - ne jamais revenir - nulle part. Bah. cette nuit-là fut la pire de toutes. L'as-tu compris ma douce ? Je t'ai laissé quelque chose là-bas. Sur lequel je n'ai plus aucun droit. Et sur ce point tu as raison.

**Fill the turkey with your stupid jokes (Half Asleep)**

En janvier 1988. J'ai vécu tout un mois avec Virginia Woolf. Qu'importe ce que je veux dire exactement par là. A la fin, j'étais comme hébété et j'allais à Londres. Et je n'y trouvai rien évidemment. Sa mort m'a plongé dans un état de tristesse dont je ne me remets pas. Je pense souvent à elle, marchant à la rivière un jour et s'y plongeant, laissant sa cabane au fond du jardin, où elle avait coutume d'écrire et de se cacher. Je pense aux deux jeunes femmes qui m'ont parlé d'elle ces jours derniers, et leurs visages se mélangent et le sien, et ce monde d'émotions subtiles. Comment habiter ici-bas après cela, et comment y vivre ? Dehors, c'est l'absence de tact et de subtilité, à un point qu'on ne saurait imaginer. J'en suis assommé.

**Il m'adressa un regard « clair et limpide » comme les montagnes de Nietzsche un matin d'été (A.Schmidt)**

La condition sociale, la naissance, la culture, sont déterminants. On pourra toujours se dire que c'est dans l'adversité que se forment les meilleurs esprits. Foutaise : l'exception ici ne fait pas règle. Chacun quelle que soit sa naissance, est susceptible d'être touché par la mélancolie, de porter un regard lucide (désenchanté, accablé) sur la vie sociale et le devenir de l'humanité - il n'empêche : servir des bières dans un bar de nuit, fabriquer à la chaîne quelque'obscur rouage d'un artefact quelconque, ranger des dossiers cartonnés dans une armoire à dossiers cartonnés, n'ont jamais contribué à étendre la puissance créatrice de quelqu'un - et ces tâches n'ont rien de triste ou de mélancolique - elles sont juste répétitives, ennuyeuses , débilisantes, voilà tout. C'est déjà difficile de vivre sans illusion ; ça l'est encore plus de contribuer -pour sa propre survie- à la génération de cette illusion.

**Le dieu que vous cherchez n'est pas dans la nature. La nature ne l'exprime en rien (C.F. Ramuz)**

Ce matin, au sommet du Plomb du Cantal, le vent glaçant soufflait longuement, frappant mes joues et mes oreilles. Et c'était une joie certes cinglante d'être là haut par un matin d'automne. Quelques vaches Salers, assez fières, et moi (et la neige timide, et le ciel de tempête et les pelouses scintillantes - ah tant de beauté qu'on voudrait mourir là!) C'est ce que j'étais venu chercher -là haut, dans l'effort, la froidure, tout devient si relatif.

**but I'm working all week-end, I need to get payed (Bright Eyes)**

Dîné seul -avec deux VRP dans un hôtel de campagne (à Lezoux - mais ne cherchez pas). Descente amusante et critique après l'extase. Les lieux sont d'une laideur extrême. Un caoutchouc de quarante années -bonjour vieux frère- qui déploie ses feuilles grassouillettes -on les lave une fois par an- la toilette du caoutchouc- et les VRP, comptabilisant leur journée. On ne sert que de la viande par ici : je devrais me méfier -moi qui suis tragiquement végétarien. Une tablée de quinquagénaires. Le genre de scène qui vous dégoûte définitivement de l'humanité. De fait il est trop tard : je suis déjà découragé. Pour me venger je mange. (pensez que ce repas vaut trois livres de poches d'occasion ou bien un album d'Arco. J'aurais du répondre « non, je dînerai en ville ». Mais j'ai manqué de réflexe (et d'ailleurs il n'y pas de ville). Ce qui me rappelle les glorieux vagabonds romantiques et stupides de Knut Hamsun, qui, bien que pauvres au delà de tout, ne savent pas dire non. Il y a des gens qui n'ont pas à se soucier de leurs dépenses. Dont le repas n'est pas marqué du relent de la culpabilité. J'aimerais un jour sentir cela. Dépenser en toute impunité. Les artistes pauvres aiment à dire que leur œuvre se nourrit aussi de ces difficultés matérielles. Ils disent cela quelques années, après quoi..

**with how many lovers you have to sleep to know that you're alone  
in this world (Arco)**

Connaissez-vous la jouissance ultime du détachement? Toutes choses s'écoulant dans des flux héraclitéens. A quoi bon finalement tout cela, les livres, les chansons, les montagnes, les amis, les amantes -tous ses sont éparpillés depuis- ou sont morts. Quand on meurt tous les souvenirs se déversent au dehors, comme ce filet de sang sort de l'oreille et coule le long de la nuque. On voudrait à tout prix faire quelque chose de tangible avec ce néant promis. C'est peine perdue. On n'a que ce grain là à moudre. On pourrait en tirer jouissance sans doute. Mais là encore la majorité accablante est coincée et tant d'histoires mort-nées. Lâchez-vous nom de Zeus! Lâchez-vous!

### **spiderman**

Le suicide est devenu avec le temps un thème familier, presque rassurant. Le seul fait de savoir que cette possibilité existe me rend presque confiant dans l'avenir. Il ne reste plus qu'à mettre aux points les détails techniques de l'affaire au cas où. Me reviens un épisode de Spiderman (la bande-dessinée), lequel épisode avait marqué mon enfance et dont je ne me suis jamais défait. L'amie de Spiderman -je raconte l'histoire si ça ne vous ennue pas trop-, sa tendre amie -une jeune femme brune je crois- avait été enlevée -une fois de plus- par l'infâme et verdâtre Bouffon Vert (d'où son nom). La scène a lieu sur le pont de Brooklyn (NYC-USA) -qui doit être très élevé si j'ai bien tout compris. Spiderman en costume vole au secours de sa belle mais il est trop tard. Le Bouffon Vert laisse tomber sa victime du haut du pont et le corps d'icelle et sa longue chevelure noire filent vers les eaux sombres. Mais Spiderman n'est pas un super héros pour rien ! Grâce à ses fils arachnéens qui jaillissent avec amour et désespoir du creux de sa main, il attrape au vol son amante de sorte qu'elle évite un destin funeste. Et la prend dans ses bras en jetant un regard de défi-haine-sarcasme au machin vert monté sur sa mobyette ridicule. Mais -c'est là que l'histoire devient soudainement intéressante- Il est en réalité trop tard. En effet, lorsque vous chutez d'une hauteur pareille, la pression de l'air contre la cage thoracique est telle, qu'on s'asphyxie en cours de route si j'ose dire. Si bien qu'avant d'atteindre le sol, on a déjà perdu la vie. Il existe de somptueux calculs permettant de prévoir le moment exact du décès en tenant compte du poids de la victime et de la hauteur de la chute. bref, voilà une technique relativement simple à mettre en œuvre, pour peu qu'on trouve un pont, ou quelque'autre lieu suffisamment élevé d'où se jeter.

### **hello goodbye sex (Vermont)**

Le libertin a toujours fait figure d'adversaire frontal pour les sociétés pudibondes et moralistes. Il en va encore ainsi : les sociétés pudibondes et moralistes ont pris globalement le contrôle de l'humanité, et le libertin, ses combats, ses audaces demeurent l'exception. A savoir : le libertinage n'a rien à voir avec le sexe et ses organes. Le libertin se fout pas mal des orgasmes simultanés et considère avec un certain mépris la fascination que suscitent apparemment (si l'on en croit certains magazines) les techniques de jouissance à la mode. Les techniques sont des techniques, il faut les considérer comme telles. Le libertin s'efforce lui de vivre sans croyances inutiles. Son amour est toujours une partie d'un amour plus vaste. Il n'en demeure pas moins sincère et source pour l'aimée de jouissances plus éclatantes, et de douleurs intenses aussi parfois -avouons-le. C'est qu'à la fin il aura affaire au commandeur des croyants -donc, c'est une affaire sérieuse. [Ce que je hais le plus -juste après disons.. le cerveau troué des puritains -qu'ils soient catholiques, musulmans, juifs, bouddhistes ou que sais-je? ultra libéraux- ce que je hais le plus, donc : les professeurs de français qui, dès le collège, vous font vomir Molière à l'école. Comment de vieilles chouettes mal ou rarement baisées (ou les deux) pourraient dire quoi que ce soit de pertinent au sujet de don Juan, de la liberté, de l'agnosticisme. Circonscrivons leur cours désastreux à Prévert ou Paul Fort - on limitera ainsi les risques de désinformation. Les gens ne lisent pas parce qu'on les en dégoûte. Mieux vaudrait pas de littérature aux écoles!]

**Un cadavre va être envoyé par express (Malcom Lowry)**

Quand on (re-)lit ce livre au fond du café -chaque gorgée de bière prend un goût de Mexique -Un Mexique qui n'existe qu'ici à l'évidence dans ce monde commun naissant autour de ce verre, de ce livre et de son lecteur. La dernière fois, c'était dans une ville au nord de l'Espagne. J'étais le consul -on m'appelait l'americano parce que je ne parlais qu'anglais. Et peut-être qu'au fond je n'attendais qu'Yvonne. Je priai la mort plus que tout : le consul en personne vous dis-je ! Hé là-bas ! Si tu veux planter un mec d'un coup de couteau, si ça te disait des fois, hein, comme ça, alors je suis ton homme -et je ne sentirai rien ou pas grand chose - l'alcool m'a déjà refroidi en partie, glacé le ventre, immunisé contre toute douleur du corps. N'oublie pas mon ange. Qu'on me retrouve demain plié en deux, gisant sur le sol, les mains serrées, crispées sur le couteau planté au fond du ventre : il est bien possible que je l'ai cherché.

**j'écris en secret, comme si je commettais un crime (C.F. Ramuz)**

Un amie très chère me dit en substance : « *le problème de la culture tient au fait qu'elle constitue pour la majorité un bien de consommation, alors que pour les quelques autres, elle est au cœur de leur existence, leur raison même de vivre.* » Rien n'est plus vrai. A tel point que si, demain -et c'est à peine de l'anticipation, demain est déjà là!- les véhicules dits »indépendants« de la culture -c'est-à-dire en gros, ceux qui ne dépendent ni des multinationales ni des États- venaient à disparaître tout à fait, alors la plupart des gens n'y verraient aucune différence, puisqu'ils vivent déjà comme si les seuls propagateurs de la culture étaient incarnés par les puissances économiques et étatiques. Il se pourrait fort bien que, d'ici quelques années, les seules œuvres de l'esprit encore accessibles fussent toutes entières aux mains de quelques décideurs économiques (de gros commerçants en somme, qui n'ont jamais considéré l'œuvre autrement que comme une paire de chaussettes). Les États contribuent activement à l'advenir de ces temps de monopolisation des moyens de diffusion : toute tentative de diffusion en dehors des circuits balisés deviendra bientôt illégale. Pour livrer son travail à l'humanité, il faudra ou bien s'enfuir dans le maquis, ou bien investir des sommes colossales (acheter son ticket d'entrée comme ils disent). Ainsi l'état marche avec ceux qui rêvent de monopole. Il est d'autres formes de dictature que la tyrannie. Mais combien sont ceux qui accepteraient de sacrifier leur sécurité ou leur confort à la liberté? Une lecture rapide de Thomas Hobbes donnerait un avant-goût de la réponse.

**growing pains (mia doi todd)**

L'angoisse c'est qu'il va falloir vivre avec cette connaissance dorénavant. Parce qu'il n'est pas permis de faire marche arrière. Il faudra donc prendre soin de soi, se ménager, se disposer des temps d'inconscience relative, et de création aussi, mais tout en se méfiant : la frontière est mince entre le talent et sa caricature. La plupart des artistes en viennent à se caricaturer un jour ou l'autre. Moi j'ai pris le parti de me donner d'emblée comme une copie détériorée, un exemplaire médiocre, un réécriture, un suiveur décadent. Ne faut-il pas une certaine naïveté pour se réussir en tant qu'artiste ? Je construis avec patience et peines grandissantes mon destin raté. Trop de philosophie sans doute pour l'innocence.

**I came so far from beauty (Stina Nordenstam)**

Je suis minimaliste. En toutes choses. Au point que, moi qui suis un athée de cœur et de conscience -rien à voir avec cette multitude d'athées par ignorance lesquels pullulent dans les grandes villes -, j'ai publié dans quelques revues d'érudition cistercienne sur la vie monastique, et ses angoisses et ses doutes -et de l'un d'entre eux je me suis senti proche! Mon cher Isaac de Stella, sans doute parce qu'il présentait tout à la fois cette propension au minimalisme et cette radicalité dans la pensée. Je revois encore cette maigre et longue carcasse au visage sec et austère débarquer un matin de mai sur l'île de Ré, laquelle à l'époque n'était que ruines et taillis et friches, et sans âme qui vive, parce qu'on l'avait banni -ou bien était-ce un exil volontaire? - Et, fouettés par les vents de l'histoire, lui et ses comparses de misère de ramasser quelques branchages afin d'en faire une cabane, une habitation terrestre. Et lui de se demander déjà, comment faire de ces lieux hostiles une demeure pour l'esprit - Nous en sommes là aussi, n'est-ce pas?

### **melancholia**

Aristote dit de la mélancolie qu'elle provient d'un excès de bile noire, lequel excès modifie la température du sang et vous plonge au bout du compte dans cet état si subtil familier aux poètes, artistes et voyageurs aux fenêtres des trains. Une telle explication, apparemment biologique -je dis apparemment car chez les grecs rien n'est purement biologique au sens où nous l'entendons aujourd'hui-, si elle était admise, provoquerait assurément la ruine de quelques cabinets de psychanalyse - tout en faisant le bonheur des psychiatres, lesquels fournissent les expédients chimiques susceptibles de modifier ces excès du corps. - il en va déjà ainsi. Le fait est que cette théorie me plaît assez -et les généticiens donneront peut-être une preuve qui vaudra ce qu'elle vaudra mais bon. . . Lorsque je suis son emprise, il me semble en effet que la mélancolie échappe à mon contrôle. Les visions, les perceptions, les sensations, en sont altérées, se teintent d'une poésie triste et d'une sorte de tendresse inexplicable pour les choses les plus infimes, l'alcool en accentue les effets, et vous voilà bientôt les yeux dans le vague, emplis d'une peine considérable, dont la source paraît lointaine, si lointaine, comme si l'on était touché par l'essence même de quelque chose qui n'avait jamais été dit de voix humaine -car peut-être indicible.

**Everything means nothing to me (Eliott Smith)**

Les médecins de l'âme savent bien que la dépression n'est qu'un terme assez vague dont il est difficile de déterminer ce qu'il recouvre au juste. On ne devrait pas faire de la dépression un objet, dire « ma dépression », ce qui m'est survenu, ce truc qui m'est tombé sur le crâne. Elle serait plutôt cet état du type qui ne sait tout simplement plus répondre de la situation, ou dont la réponse consiste justement en cet abattement radical, cet accablement extrême. C'est ici que non décidément on n'y croit plus. Et c'est comme rouler seul la nuit dans une métropole inconnue et déserte, à la recherche d'un hôtel -mais tous on fermé leurs portes- se perdre dans une banlieue mal éclairée, s'engager dans une impasse, et soudainement, couper le moteur, poser la tête sur le volant et pleurer, parce que rien n'a de sens, plus rien n'aura de sens jamais, et l'on sent avec une précision terrifiante que tout se termine ici, les croyances, les illusions, le grand fatras de la petite vie. Et rien ne sera jamais plus comme avant.

**L.A. October 2003**

Quand j'ai appris que tu étais mort alors j'ai compris pourquoi tout cela en valait la peine. Sais-tu que de l'apprendre nous a plongé, nous -quelques milliers peut-être?- dans une fraternité de larmes ? Tant de grandes filles et de grands garçons, le menton tremblant, pleurant comme rarement, et toutes les images -la statue et la fontaine surtout- et les souvenirs liés -comment nos yeux s'étaient troublés en découvrant cette chanson-là et c'était notre dernier instant de grâce partagé, nos dernières larmes ensemble -voilà : la fontaine et la statue et plus rien n'avait de sens pour toi- après quoi nous partîmes chacun de notre côté, parce qu'il le fallait. You will never walk alone. Je les sens tout autour ces amis de peine, ces habitants chroniques de la mélancolie. Nous autres on connaît les routes et les chemins de ce pays, le fleuve et ses méandres : sur l'une des rives sont déposés ta guitare et tes mots, et déjà le limon les recouvre, et cela fait un terreau fertile duquel nous engrangerons encore pour le temps qui nous reste.

### **Everything I touch fall in tears**

Les suicidés d'Hermann Hesse sont là sans vraiment être (les suicidés d'Hermann Hesse sont ceux qui ont prévu leur coup, et s'acheminent dans une souffrance sereine, vers le jour des supposées délivrances) : leur liberté -mais peu importe ce qu'on en pense : ils sont au moins en droit de se dire libre - leur liberté donc, n'est pas « sans conséquence ». Ils laissent en travers du chemin tant de tracasseries : linges déchirés, amis floués et amantes déçues. L'usure du temps semble être plus cruelle après leur passage. Mais on s'en remet tout de même. J'ai peine à croire parfois tout ce dont on se remet. Les suicidés d'Hermann Hesse ne se remettent jamais tout à fait. Ils préfèrent s'en tenir aux chemins creux des sous-bois de la conscience, pour ne les quitter que rarement. Cependant, ils se protègent. C'est aussi leur droit n'est-ce pas ? D'une certaine manière, ils font une part du travail pour les autres. Il faut bien que ces territoires-là soient explorés aussi.

*Tu vois, je me désagrège avec méthode . . .*

---

**Together all alone (Nourallah Brothers)**

Il vaut mieux savoir se tenir dans sa clôture parfois. Nos limites sont ce qu'elles sont : un peu de nostalgie fait le bois de nos clôtures, et protège le temple, nos dépendances, la promenade au cloître, et tout cela fait une âme à défaut d'un sujet : ainsi est-il stupide de vouloir tout partager.

### Perfect Sunday (the Wedding Soundtrack)

Je ne connais pas de lieu plus propice à la méditation que la terrasse du Centre d'Art Contemporain de Bordeaux. On y respire un air plus subtil qu'ailleurs. En hiver, lorsque le ciel est clair, c'est un pur moment de contentement que de s'installer là, boire un café bien chaud, servi avec trois raisins rouges, une part de gâteau aux pommes, en songeant à l'« *Inventaire des objets ayant appartenu à la jeune fille de Bordeaux* » de Boltanky. Cette œuvre me touche plus que je n'oserai l'admettre en d'autres circonstances. Sont exposées sous verre tous les objets qu'une jeune fille avait disposés dans son appartement. Je repense alors à bien des jeunes filles. Ce mélange d'angoisse et d'excitation qui accompagne l'aménagement d'une jeune fille seule. Je peine à me remémorer mes propres affaires de jeune homme -car je n'ai jamais eu grand chose à moi en vérité. Mais je retrouve là l'atmosphère délicate et fragile qui me saisissait lorsque je pénétrais (dans) la chambre de mes premières amantes. Et c'est l'histoire muette de la commode, l'histoire du crayon, et celle du flacon de parfum. Des choses dont on a hérité, des choses offertes, achetées, volées, reçues par la poste, trouvées peut-être. Tous ces choses demeurent et ne sont désormais plus que tristesse.

**bienheureux les pauvres. . . (1)**

« Bienheureux les pauvres.. » Et son corollaire : « richesse ne fait pas bonheur » (ou plutôt : « richesse n'est pas vertu »). C'est là le véritable ferment des inégalités : le riche sait parfaitement la puissance qu'apporte la chance d'être bien né, le pauvre se se voit confirmé dans sa pauvreté en s'imprégnant des préceptes dictés par le riche : « Bienheureux les pauvres. . . » (quoique le riche parfois, dans un élan de compassion mêlée d'estime de soi et de recherche d'excitation supplémentaire, diminue son train de vie afin de partager cet être-pauvre dont il se fait l'apôtre : mais les pauvres n'ont pas les moyens de réduire leur train de vie.) Le riche encourage les pauvres au travail (« *tu gagneras ton pain à la sueur de ton front* ») en diffusant ses doucereuses propagandes nourries d'équations étranges : le travail est le chemin de la réussite, qui mène au sanctuaire de la liberté, qui recèle les clés de l'estime de soi, qui conduit au bonheur (le pré-requis demeurant : les pauvres sont par essence bienheureux). Mais le pauvre se contente de hocher la tête à ces paroles de sagesse en songeant : de toutes les façons, c'est ainsi, ainsi soit-il, et s'abîme dans l'alcoolisme, la télévision ou l'entretien de sa voiture (ou bien il rêve de voitures)

« bienheureux les pauvres.. »(2)

« Bienheureux les pauvres d'esprit.. ». Jusqu'à récemment, tout allait pour le mieux dans le monde catholique (le meilleur des mondes) : les riches menaient une existence passionnante, parcouraient le vaste monde, lisaient des livres et allaient au musée. Les pauvres, de leur côté, demeuraient profondément cons, n'aimaient pas trop la lecture (excepté le magazine auto plus) et n'avaient jamais entendu causer de l'exposition Sophie Calle à Beaubourg. Trop préoccupés qu'ils étaient de leur survie -payer le loyer, le permis de chasse, le crédit de la voiture, etc.- les pauvres savaient se contenter de jouissances simples de moments de plaisir faciles qu'on obtient sans trop de peine en allumant le poste de télévision. La répugnance quasi-naturelle du pauvre à toute forme de réflexion -engendrée par la fatigue au travail- conjuguée aux stratégies d'assoupissement déployées de concerts par le patronat, l'église et l'état, maintenait une barrière étanche entre monde des riches et le monde des pauvres, et quand il advenait qu'un pauvre ait accès à la culture et y prenne goût, alors les riches daignaient lui offrir une place à leurs côtés, certes précaire, mais une place quand même. Et tout était pour le mieux donc.

Jusqu'à une période récente : les circonstances, ou quelques décisions politiques malencontreuses, ou encore des bons sentiments, conduisirent un certain nombre de pauvres à à découvrir et à aimer les arts et la culture -je ne détaillerai pas ici les conditions sociales, politiques, économiques, technologiques, qui rendirent possible un tel processus. Ainsi un pan du voile dressé par les riches pour dissimuler leur monde se souleva aux yeux de quelques pauvres, laissant entrevoir des richesses fabuleuses, insoupçonnables, plus excitantes, ce genre de choses dont on ne se remet pas, ou jamais tout à fait. Mais, alors même que les arts et la culture engendraient chez les riches un sentiment de volupté tranquille, une jouissance presque familière, chez le pauvre, *a contrario*, ils étaient source de souffrances infâmes, de frustrations immenses et de révoltes impuissantes, parce que les goûtant ils n'en demeuraient pas moins pauvres, et qu'à lire, contempler la beauté, visiter les musées, acheter un disque, on mettait son budget en péril, et c'était tout une affaire après de payer son loyer et ses charges, et ces bouches à nourrir, et qu'on ne pouvait plus voir un œuvre sans songer à cela, aux sous qui partaient pour des choses sans nécessité, et tout a un coût, et bientôt le ressentiment, la colère, le dégoût de soi, le *contemptus mundi*, le découragement, la peine de n'être pas bien né (et l'injustice ressentie sans qu'on y puisse rien faire : cause du suicide chez nombre de jeunes artistes et intellectuels peu fortunés). J'en conclus qu'il est criminel d'avoir favorisé l'accès à la culture. Même si l'immense majorité des pauvres n'en eut cure, il n'empêche : la société doit maintenant composer avec des hordes de pauvres hères qui,

*Tu vois, je me désagrège avec méthode . . .*

---

ayant goûté aux plaisirs majeurs de l'esprit et des sens, ne s'en remettent pas et qui sont désormais dans l'incapacité la plus totale de vendre des pizzas ou de fabriquer des shorts, or que faire d'autre ? Le riche, qu'on se le dise, ne vendra jamais des pizzas ni ne fabriquera des shorts, ne passera pas la moitié de sa vie à la gagner - pour un salaire de misère.

**« bienheureux les pauvres »(3)**

« Bienheureux les pauvres d'esprit !! » J'eusse aimé ne jamais lire un livre, me contenter de suivre tes pas, baigner dans la monotonie de la vie avec ardeur, m'emplit d'ennui avec passion, et là dans cette chapelle si belle ne plus penser, me donner entièrement, m'endormir de prières et t'endormir de louanges, O Jésus ! Tu es si beau et pathétique dans les bras de ta mère (toi qui n'avait plus ni père ni mère). Mais l'amour ne peut pas tout, alors que le mépris de l'amour si ! Il me reste de la sympathie pour toi tout bien pesé, à cause du glaive et de la colère. Et tu demeures le plus incompris à ce qu'on dit n'est-ce pas ?

**When the day is done (Nick Drake)**

J'ai 36 ans demain ou presque et pour la première fois je dois admettre qu'il ne me reste rien (ou pour dire comme mon ami Max : « ma puissance financière est épuisée »). J'ai déjà eu peu. Mais rien, rien à ce point là, non. Une nouvelle métaphore s'impose (mais ne m'aide en rien) : voici le moment venu du jugement et de la punition à laquelle je suis tenu - je paye cash les choix inopportuns, les refus, les ruptures, les révoltes, ce goût stupide de l'indépendance, la radicalité en toutes choses, l'insatiable curiosité d'esprit : voici mes vices, en voici la liste et la facture. Une chose est sûre : je n'irai pas dans la rue, non je n'irai pas.

### **Process and reality**

Lectures ces dernières semaines : Armantya Sen, et Simone Weil sur la condition ouvrière, Une introduction générale aux sciences économiques par le professeur Robert L. Heilbroner (excellente, pleine d'humour), et de nouveau Alfred North Whitehead, un de mes héros. Au moins 5 fois que j'essaie de comprendre *Process and Reality* (je le lis même en anglais cette fois-ci!), parce que je sens quelque chose de fondamental là-dedans, un entreprise gigantesque et pathétique et adorable, presque touchante. Dans la foulée, me revoilà dans Locke, puis Descartes, et le *vinculumsubstantiale* de Leibniz. La philosophie produit les meilleures jouissances, l'orgasme du concept qui parfois soudainement se fait idée : rien n'est meilleur. Il faudra aussi que je m'attelle sérieusement à Adam Smith, et F. Hayek, et que j'essaie de relire John Rawls. C'est dommage finalement que l'avenir paraisse si sombre. J'ai tellement envie de lire encore, et je m'intéresse trop tellement, et le désir. Vaudrait mieux être sans désir, ou concentrer son désir sur des choses stupides come un congélateur ou un poste de télévision. Nous autres on est un peu des rêveurs, comme ces savants des sciences économiques qui n'étaient même pas capables de tenir leur propres comptes, et qui finissaient pauvres. Maigre consolation que de se dire qu'on aura changé un peu les choses, fait du réel.

**to be of use (Bill Callahan)**

Rencontré un ami cher, pas vu depuis des lustres, qui connaît la dépression autant qu'il est possible. Lui aussi est en phase post-dépressive : il lui reste une boîte de Xanax dans la poche et sa religion personnelle, une belle religion ma foi, noble et élancée comme celle de Plotin, sans jugement dernier, sans doctrine du salut. Sans croyance on ne peut pas s'en sortir : je me fais parfois l'effet d'être un rat embusqué dans sa cave, presque aveugle et obstiné, depuis des lustres enfermé là, je perçois les lueurs diffuses perçant par les fenêtres, mais je me refuse à les suivre, et demeure là à gratter mon trou. L'anti-caverne de Platon en somme. Ce serait si bon de s'abandonner aux douceurs des croyances, mes rides disparaîtraient, je dormirai mieux.

### **droit et création**

Pendant tant d'années, la portée créatrice de mon existence était pour ainsi dire nulle. Et encore aujourd'hui, je sais ce qu'il en est de ce minimalisme radical -une métaphore de la timidité passée dans l'art. Et plus grave encore, ce sentiment tenace que la création soit toujours un droit à conquérir. Quiconque veut me comprendre doit commencer par là : dans mon cas, devenir un artiste est une question de légitimité. Il faudrait ici que je raconte par le détail mes premières rencontres avec le monde fiévreux des arts, et même pour être tout à fait honnête, l'histoire générique de mon advenir au réel, les censures, les silences, les mensonges. Certes, c'est là un destin singulier (au sens où toute vie est singulière) et je m'en voudrais d'extrapoler sans nuance et avec trop de vivacité à la condition de l'artiste « en général ». Cependant j'ai cette intuition, et ce pourrait être le sujet d'un futur livre si le temps m'est donné de l'écrire, qu'au fond se tient là une des composantes essentielles de ce que c'est d'être artiste -qu'on aurait bien tort de l'oublier. Toujours regagner ce droit à créer. Parce que bien sur l'artiste est par définition une aberration sociale et économique. Mais pas seulement pour ça parce qu'on ne devient pas artiste sans une révolte envers les tendances naturelles de son âme -c'est-à-dire si on ne décide pas d'ouvrir les greniers fermés à clé, les caves humides et nauséabondes- Il faut connaître, détruire, aimer pour créer. Cela dit, et pardonnez-moi de jouer les Cassandre de comptoir- il est à craindre que dans un avenir proche la légitimité « sociale » du statut d'artiste soit salement remise en question : ce qui ne serait au fond que la reconnaissance normale du caractère problématique de l'existence d'artiste, susceptible d'entraîner le rejet par le corps social et économique de son caractère subversif et révélateur : ce ne serait pas la première fois remarquez bien, et ce serait faire preuve d'optimisme béat que de penser qu'un tel rejet ne se produise plus jamais, y compris dans les sociétés démocratiques.

### **Time of no reply (Nick Drake)**

Le suicide quand on y songe sérieusement, quand on le pense d'une manière décidée, comme une perspective déclarée, réclame un minimum de préparation. Préparation mentale et matérielle. (je me dis cependant parfois que penser le suicide, c'est peut-être déjà s'en défaire) Préparer un suicide, c'est ni plus ni moins que préméditer un crime. Si de plus, comme moi, on est encore indécrottablement attaché à une communauté d'amis, et même engagé envers eux, on doit au moins des explications. C'est un effort pénible de s'expliquer sur un tel sujet (et au fond c'est probablement impossible). J'aimerais trouver une formule concise, rationnelle, ou bien une métaphore, une de ces images subtiles qui surgissent parfois. Bah. Je sais bien qu'aucune formule ne produira jamais cet effet complexe : faire qu'en quelques mots, se dessine une justification honnête de mon existence toute entière -pour mieux dire, une philosophie globale de l'existence-, et que dans le même temps mes amis, mes proches, aient la possibilité d'une consolation (au sens de Boèce : production de sens) et trouvent dans mon histoire chacun pour soi-même, un petit sentier praticable, qu'ils puissent emprunter avec douceur et tristesse, comme dans ces chansons de Nick Drake, l'écho d'un frère perdu auquel on songe avec tendresse.

### **Correction**

Si je m'en sors un jour (et il est bien possible que je m'en sorte finalement), je pourrais remercier bien des personnes, pas tant que ça au fond mais un certain nombre tout de même. Hier, quelqu'un de très cher m'a permis de prendre conscience d'une chose fondamentale -j'ai de la peine à le formuler ici dans ce journal tellement c'est important. Et pourtant je le dois parce que peut-être certains le lisent et s'en inquiètent, et tel n'est pas le but de ces textes (et j'ignore au juste d'ailleurs quel est leur but). voilà cette chose : le suicide n'est pas un sacrifice. Elle est importante pour moi et peut-être pour d'autres qui ont le suicide chevillé au sang comme il semble que je l'ai. Peut-être qu'on souhaite en finir au fond pour réparer quelque chose (une injustice pour dire vite). Pardonnez-moi de demeurer dans le vague à ce sujet. Le développer supposerait que je raconte une enfance que j'ai juré de taire ici, parce que ce n'est pas le lieu pour en parler. Juste ceci : il faudrait évaluer avec précision si ce désir de suicide récurrent ne serait pas au fond un désir de sacrifice (comme s'il n'y avait pas d'autre choix que celui là pour résoudre une souffrance intense). Or, du sacrifice on peut parler : en vaut-il la peine ? Sera-t-il vraiment efficace ? N'existent-ils pas des causes plus nobles qui méritent ou justifient un tel sacrifice ?

Deuxième partie

**Aire sur l'Adour**

(janvier – juin 2004)

### **washing machines (half asleep)**

Devant la machine à laver automatique à Aire sur l'Adour, tandis que le soleil brille au dehors, répandant dans les cœurs un bonheur convenu, et dans les cœurs des ardurins en premier lieu, je ressens avec certitude l'angoisse primordiale de notre condition : car ici plus qu'ailleurs on n'est rien quand on n'est pas d'ici. Tant il est vrai, convenons-en que ma présence au village ne présente strictement aucun caractère de nécessité. Je pourrais être tout à fait ailleurs que ça n'y changerait rien : je suis indifférent (c'est-à-dire qu'on m'y oblige). C'est sans doute pourquoi la seule philosophie sérieuse apprend le contentement du jour, le désossant préalablement de son squelette tragique. Malgré tout, incorrigible que je suis, je me donne encore quelques raisons supplémentaires d'exister : la justice, l'amour, l'art, la liberté, la raison -ça ne mange pas de pain et puis ça occupe le temps. Maintenant, je n'ignore pas que ces petits compléments me singularisent nettement, particulièrement ici. Du même coup la communication devient difficile et c'est parfois un effort pénible de devoir trouver les mots pour quémander un café. Bah, on reprend son souffle, on se redresse on gonfle le torse comme une jeune fille, et puis on s'en sort une nouvelle fois. Évidemment il faut s'asseoir devant la machine à laver automatique à Aire sur l'Adour pour éprouver cela, et ce désarroi d'être (là) sans raison.

**Where heaven should be ? (Odessa Chen)**

Je lis *Moonpalace* de Paul Auster, les trois premiers chapitres, et du coup, évidemment, il est impossible de trouver le sommeil. On peut déchoir en si peu de temps. Je reprends donc ce journal, plutôt que de me retourner sans but dans ce lit en laissant de grisâtres idées monter dans le cerveau. De nouveau cette sensation que tout ça pourrait finir assez mal, comme chez Paul Auster, il suffirait de renoncer vraiment. Jusqu'à présent, un peu de conscience et les amis se sont révélés suffisants pour que je parvienne à maintenir un peu de prestance sociale. Mais combien de temps ? Dans quelques mois, si je m'accroche à cet emploi jusqu'au bout (ce dont je doute certains matins), je n'aurais de nouveau plus un sou en poche, ou du moins pas suffisamment pour passer l'été. Cette précarité me tue à petit feu. je me donne des objectifs, des œuvres et des gestes à accomplir d'ici là, mais il n'est pas confortable de vivre au jour le jour et sans avenir : il n'en allait pas autrement à vingt ans, mais alors il subsistait dans un recoin de l'âme l'idée qu'un jour les temps seraient meilleurs. Il faut croire que la société sait punir en temps voulus ceux qui lui ont ri au nez autrefois.

**Just Like anything (jackson c franck)**

Prémonition d'une catastrophe imminente. Écoute en boucle des mêmes chansons (Lisa Germano, Jackson C. Franck, Odessa Chen). Descente quotidienne d'une bottle of Vine, le soir avant de dormir, et pour autant ça ne fait pas dormir, mais calme un peu les nerfs. Chaque facture rapproche de la fin. C'est une telle angoisse désormais d'ouvrir sa boîte aux lettres. J'essaie de remonter la pente, je m'y efforce, j'ai l'habitude, je fais cela depuis des années, je sais le faire, même si chaque fois il me semble que l'effort demande plus de ressources et de concentration, mais je sais le faire, s'accrocher, se reprendre. Et c'est l'éternel drame de la solitude. Je lance d'habituels signaux d'alarmes, mais c'est une offense à chaque fois, ces plaintes continuelles, ces proclamations d'injustice, quand il s'agit juste d'épuisement psychique. Qu'on me donne juste la force de tenir encore, juste quelques mois, on ne sait jamais, la chance pourrait sourire, ce n'est peut-être pas encore perdu.

**dream glasses off (lisa germano)**

Ces étendues neigeuses procurent un sentiment de sérénité irrésistible. Et pourquoi ce sentiment s'accompagne toujours chez moi d'une tentation extrême d'abandonner là toutes mes existences et de s'y fondre à jamais? Ainsi la montagne, les marches solitaires m'ont donné les plus grandes joies, et pourtant je *dois* m'en défaire, les éviter, m'en tenir à de stratégies de survie mesquines et des techniques pathétiques. Marcher est ce que j'aime le plus au monde, me perdre dans le cosmos, mais c'est la limite qu'il ne m'est pas permis de franchir tant que je souhaiterais rester de ce monde. Je ne suis pas un aventurier, non, mais un mystique. Je suis lancé à pleine vitesse, quoique j'y fasse, vers la perte. Je freine des quatre fers tant que je peux, et on devra au moins me reconnaître cela, que je n'ai pas cédé facilement, mais au bout du compte, je me perdrais bien.

**everyone a liar (Arco)**

Un grand professeur canadien dont je fus l'élève -il fut un temps où j'étais l'élève- m'avoua un jour sur un ton qui n'admettait pas de réponses -nous attendions une rame de métro- qu'il avait horreur de voyager. Peut-être voulait-il dire par là ce qu'il peut y avoir d'inhumain dans les déplacements effectués à grande vitesse qui caractérisent le voyage contemporain. Erwin Straus a écrit de belles choses à ce sujet dans son excellent *Von Sinn der Sinne*. J'éprouve également aujourd'hui un semblant d'horreur à mon tour : chaque voyage solitaire fait monter en moi le désir angoissé de ne plus revenir -de ne plus revenir nulle part j'entends. Là j'ai roulé tout le matin jusqu'au fin fond de la vallée d'Ossau, couverte de neige. Et c'était comme une nouvelle fois se perdre. Je ne devrais pas entreprendre de telles escapades. N'empêche, cloîtré dans ces quelques mètres carrés à longueur de temps, juste disposé à sortir pour aller chercher mon pain, poster le courrier, prendre un café ou aller travailler, je ressens bientôt une forme de dégoût, je vois bien le cœur se faner, et tout se décrépiter, avec la haine de soi et le *contemptus mundi* de rigueur, et : il faut bien que le corps exulte comme disait Brel, sinon c'est la décrépitude, il lui faut cette pitance sensorielle, et quitte à souffrir, mieux vaut souffrir en bonne santé tant qu'on en a le pouvoir.

**everything a lie (arco)**

De fait, je suis en bonne santé. Mon énergie intellectuelle n'est pas si faible pour un homme de mon âge (j'allais dire : un enfant), et le corps ne manque pas de vigueur. Je peux marcher des heures sur des pentes escarpées recouvertes d'une neige épaisse en me riant de la fatigue comme autrefois (mon passé de coureur de demi-fond m'autorise ces virées périlleuses, et un cœur qui bat encore assez lentement) et je fais encore l'amour avec endurance. Le sport de haut niveau apprend la souffrance pour sûr, et le contrôle du corps : justesse et économie dans l'effort. Une foulée efficace, un équilibre du bassin et du torse, une décontraction des lèvres et du bout des doigts. Le moindre détail compte. Quelle jouissance à sentir la puissance dont on est capable parfois, ce sentiment de dévorer la piste en tartan, quand le corps est à ce point formé qu'on peut exiger de lui tout ce qu'on désire. Il s'agit ensuite de gérer cette puissance, tout en contrôlant l'ennemi qui martèle la piste à vos côtés et dont le souffle glisse sur vos oreilles comme l'haleine bruyante d'un cheval à la course. Observer, jouer de son propre visage, ne laisser transparaître sa propre fatigue qu'à bon escient, se porter vers l'avant au moment opportun, se persuader qu'on en a encore sous le coude, et puis, porter l'estocade, refoulant la souffrance, se faire plus beau que l'on n'est vraiment. Non, je n'ai pas oublié cette combinaison guerrière de puissance et de stratégie, ces victoires glanées au mental, cette détermination qui vous anime. Cet ennemi qu'on embrasse à l'issue du combat, dans une souffrance commune, quand la ligne de délivrance est franchie.

### **se réjouir de la fin de l'occident**

Il fut un temps pas si lointain, où la perspective d'une fin de l'occident - pour résumer : la fin de la tranquillité en Europe, me réjouissait franchement. Je voyais dans l'avènement du chaos -sans savoir au juste de quelle nature serait ce chaos- l'opportunité d'une vie plus intense pour les gens libres à ma manière, imaginant la naissance de petites communautés éparpillées dans le monde, à l'écart des systèmes, occupées de penser, de jouir et de vivre -je ne crois pas à l'anarchie sur une grande échelle. Aujourd'hui, le temps est venu du grand dérèglement, et c'est ainsi partout en Europe, et je dois amèrement déchanter et reconnaître la stupidité de mes espoirs passés. Car certes il était aisé d'exister comme un intellectuel en occident, sous une législation somme toute favorable, assez aidante au fond, si bien qu'on pouvait globalement, même en étant issu d'un milieu modeste comme celui dont je suis issu, garder de son temps pour penser, créer, jouir d'être la mauvaise personne au bon endroit et inversement. Je n'avais pas prévu qu'au jour du chaos, les gens de mon bord seraient illico rapatriés au lieu de misère qu'ils n'auraient jamais du quitter, et n'auraient d'autres perspectives que survivre, gagner de quoi simplement payer pour un toit et la nourriture. Ainsi l'occident se voit marqué par deux fléaux majeurs : les pandémies, le terrorisme. Le lien est évident entre le développement de ces deux fléaux : nous en sommes redevables aux pouvoirs devenus absolus pris sur le monde par les grandes compagnies et les financiers (auxquels s'ajoutent l'attitude pour la moins clémente des gouvernements de tous bords envers ces dits pouvoirs, et la passivité des citoyens, sous perfusion de tranquillisants, et aussi politisés qu'un fœtus dans son liquide amniotique originel, ou une amibe). Car la cause majeure du terrorisme, c'est la manière dont on a cru pouvoir exploiter, épuiser, saigner à blanc, certaines régions du monde sans égard aucun pour les populations. Car la cause majeure des pandémies, c'est la manière dont on s'est arrogé le droit de manipuler le vivant au nom d'un mieux vivre occidental. Quant à cela s'ajoute la destruction des politiques d'aides sociales, car après avoir épuisé les pauvres d'ailleurs, on entreprend d'épuiser les pauvres ici, alors il y a de quoi sombrer dans le pessimisme le plus absolu n'est-ce pas ?

### **the suicide handbook (ryan adams)**

Dans ces heures sombres, la seule stratégie qui me conviennent est la suivante : envisager les quelques mois qui s'annoncent encore comme les derniers. Et organiser ce temps donné (et admis comme étant donné) en vue de ma disparition prochaine. Je prépare mon suicide pour le dire crûment. Mieux vaut le dire ainsi finalement : ainsi chacun saura à quoi s'en tenir. Donc, je jette mes derniers feux de broussailles. Deux trois trucs à faire ou à finir et on se sent mieux. Qu'on tienne ces déclarations pour ce qu'elles

*Tu vois, je me désagrège avec méthode . . .*

---

sont : c'est le général devant ses cartes d'état major qui organise sciemment la déroute, en s'efforçant de demeurer rationnel malgré tout, sachant très bien à l'avance qu'il court à l'échec. Reste l'excitation d'en finir. Y penser et s'attacher aux préparatifs, cela n'est pas une mince affaire. D'un côté j'en suis désolé. D'un autre je ne souhaite pas être jugé. Je suis seul dans ma tête, il en va ainsi pour chacun. Je peux vous aider à vivre, à donner du sens, mais je ne puis pas en faire autant pour moi-même. Les deux sont liés sans doute.

### **Voyage en Grande Carabagne**

Je pense beaucoup à Henri Michaux aussi. Quinze ans auparavant, j'avais lu tout de lui et même monté quelque performance musicale improvisée avec des amis, dans une fabrique désaffectée, un espèce de bande de punks dégénérés comme on n'en fait plus. Nous avons intitulé l'enregistrement : « Funérailles d'Henri Michaux ». Le « concert » si l'on peut dire avait été interrompu par l'arrivée de la police. Il y a des choses qui prennent sens quinze ans après. L'autre soir, chez un ami très cher, j'ai passé une demi heure à l'étage pour ne pas déranger -des choses devaient se dire au rez-de-chaussée et valait mieux se cacher un peu. Assis par terre contre le mur, avachi serait plus juste -j'avais quelques degrés de vin dans le sang- je tends la main : « *Un barbare en Asie* ». Et c'est ainsi qu'après quinze ans, Henri Michaux m'est revenu. Il va m'aider bien sur. J'ai laissé mes colonies à l'abandon un peu trop longtemps. Certaines nuits j'entends les autochtones demander mon retour. Je résiste je résiste. Je leur explique qu'il faut attendre encore un peu. ô ! quelques mois sans doute ! Qu'on ne s'inquiète pas : je suis assez fidèle quoiqu'on en pense.

**bad news from the sea (the wedding soundtrack)**

Il a été prouvé -non ce n'est pas réfutable, au sens où le regretterait K.Popper- que la plupart des bouteilles jetées à la mer n'avaient aucune chance de s'échouer sur une plage quelconque. Au mieux, quand bien même certaines atteignaient, défiant toute probabilité, un rivage, elles finiraient sans nul doute brisées contre des falaises crayeuses, et ce bout de papier fébrilement annoté irait nourrir quelque créature des profondeurs, l'encre ayant de toutes façons déjà été dissoute sous l'effet des sels marins.

### **schizophrenia (SY ?)**

On a émis autrefois ce diagnostic à mon égard : schizophrénie. Je l'accrédite de jour en jour. La conscience de ma pathologie préférée se fait de plus en plus lumineuse. Alors d'un côté, il y a V. bien sûr qu'y puis-je ? Celui dont je pâtis, un grotesque assemblage de déterminations grotesques fabriqué avec de grotesques matériaux par des ouvriers maladroits et peu concernés par leur travail (songeant manifestement à autre chose, un bord de mer ou une femme nue ou les deux). Et puis il eût T. Mais celui là est mort (dans d'atroces souffrances, mis à mort de lui-même, avec délectation qui plus est) : n'en parlons plus. Enfin il y a D. Qui s'essaie à vivre et à mourir mieux, dans la grande joie nietzschéenne. D. est créatif, V. se traîne à même le sol comme un ver trémoussé de douleur (le pauvre ne sait même pas pourquoi il fait tout cela !). D. veut l'Intense, l'Amour. V. est effrayé, se cache dans sa corbeille sous les draps qui puent la naphtaline. D. empêche V. de vivre sa vie. Si D. meurt (encore une fois) il faudra trouver un remplaçant. Connaissant V. comme je le connais, je doute que cette fois il lui demeure assez de force pour fabriquer un remplaçant. Donc, il est probable que si D. meurt, cette fois V. meurt aussi. Dans un sens, on pourrait envisager cela comme une issue.

### **le ragondin mort**

Je voudrais ici saluer les ronces sauvages qui vous déchirent, vous griffent, vous éraflent, vous piquent. Mes deux mollets sont couverts de meurtrissures. De petits points rouges. Il fallut presque une heure pour enlever une à une les épines. Touché au lobe de l'oreille gauche, j'ai pu jouir de magnifiques saignements. Les orties ne sont pas en reste autour de l'étang. Vus aussi de fiers hérons cendrés s'esbaudir au milieu des canards à col vert, et des ragondins vivants, et un ragondin mort : son dos flottant dans les eaux verdâtres -j'ai cru un instant à quelque rocher moussu, et son museau pointant vers les grands fonds, contemplant la vase jusqu'à la fin des temps (une décomposition certaine à vrai dire, et de quoi nourrir une multitude de créatures aux régimes divers). Tous les hommes qui meurent noyés ressemblent à toi, ragondin mort. D'énormes racines et de fiers troncs de bois font un support praticable pour traverser les marécages. Je retrouve soudain ce sens de l'équilibre -dont je suis incapable dans ma vie courante. Je retrouve un corps, de fines douleurs, une fatigue osseuse, une prédisposition aux acrobaties : vous m'auriez vu défiant les profondeurs, à cheval sur cet arbre tombé au milieu du ruisseau, me gardant à droite me gardant à gauche, trop heureux d'exister et de lutter pour une bonne raison -car on dit qu'ici la vase est épaisse et vous aspire aisément jusqu'au menton.

**Madame rêve..**

Dana n'est jamais à court d'idées. Tandis que Vincent s'évertue à s'empêcher de penser à quoi que ce soit qui ne soit pas en rapport avec le gîte et le couvert, Dana rêve : un disque de field music, un vrai, enregistré dans champs, dans les prairies, au milieu des oiseaux, au bord des marécages puants, près du petit ruisseau (te souviens-tu ma belle de notre petit ruisseau ?). Il faudrait.. un groupe électrogène peut-être, pour brancher de quoi enregistrer pour la postérité les œuvres ainsi jouées. Un micro pour les musiciens, un micro pour la rivière (qui a bien des choses à nous dire, vu ce qu'elle charrie depuis des lustres avec ces larmes de pluie et le reste, pris sur les berges), un micro pour les arbres et les oiseaux qui ne manqueront pas de causer, faisant comme si de rien n'était, comme le public de ces bars à musique, qui n'ont que faire des ahuris qui se trémoussent sur la scène, et sont plus occupés de boire de fanfaronner et de séduire la donzelle. Dana voudrait aussi écrire un livre peut-être, un beau livre tragique sur ce qu'il adviendra des pauvres de nous, avec nos idées à quatre sous -avant qu'on s'enfuit dans les montagnes, ce qui ne saurait tarder!-.. et il voudrait aussi enregistrer ces petites chansons de misère avec ses ami(e)s. Vincent, le sourcil froncé, considère tout cela gravement et lui rappelle qu'il va sans doute mourir, et alors qui paiera le loyer et la nourriture ? hein ? qui paiera ? Dana baisse la tête, un peu honteux, lui qui ne veut de mal à personne (à part les tueurs de ragondins du dimanche avec leurs moustaches vinassées et leur manque de savoir-vivre, et leur absence total de goût pour la beauté)

### **mourir cela n'est rien (Brel)**

Il existe de multiples manières de se donner la mort. Si Vincent était seul, seul à décider je veux dire, les choses se feraient de manière assez aisée, sans fioritures. J'ai ces boîtes de médicaments sous les yeux (sous le lavabo, avec les assiettes et les couverts). En mélangeant le tout et en prenant les doses nécessaires (c'est-à-dire : tout), j'imagine l'effet suffisant. Mais Dana est là, qui est l'artiste, et un artiste ne meurt pas ainsi non ! Un artiste fait de sa mort une ultime œuvre de la création. Comme Dana est particulièrement imaginaire, il s'invente des disparitions grandioses. Car Dana veut mourir dans la beauté. dans l'intense. Dana veut prendre un billet pour Ulan Bator, faire le trajet en train de Moscou aux frontières mongoles, traverser la Sibérie, contempler durant huit jours la misère du grand nord, goûter aux grandeurs tristes de la toundra (rêver du grand tigre blanc de Sibérie, dont la vie entière consiste à gérer un territoire de deux cents kilomètres de largeur, arpentant jours et nuits son domaine, gérant son gibier sa pâture, et de temps à autres, partir en expédition pour dégoter une femelle voisine, lui faire l'amour, puis s'enfuir à nouveau chez lui). Ensuite on arrive à Ulan Bator, ville aux allures post soviétiques, d'une laideur noble, où les rues n'ont pas de nom, et les bidonvilles sont un amas de tentes de cavaliers mongoles sédentarisés (assis sous la yourte regardant la télévision après le travail du jour, comme tout un chacun de par le monde). Puis quitter le ville, filer dans la steppe, en bus cahotant sur les pierrailles, puis à pied. Marcher jusqu'à plus soif et le soir, s'établir près d'un campement nomade (vous savez de ceux qui chantent avec deux voix, et dont le timbre évoquent tour à tour celui du cheval, de l'ours, de l'aigle majestueux). « *Et ce lait qu'au matin un cavalier tartare tire du flanc de sa bête, c'est à vos lèvres mon amour que j'en porte mémoire* » (St. John Perse) Mon cher Alexis Léger, je suis votre serviteur désormais. Dans votre mémoire je glisse mes pas. Et bientôt le désert et la froidure de la nuit. Il est des déserts où l'on meurt. Et donc, un soir, poser son attirail, s'allonger à même le sol, demeurer là, et attendre que mort vienne. Voilà ce que Dana appelle Mourir.

### Les grands schizophrènes (1)

Il faut lire les lettres de Malcom Lowry ! (Il faut lire ses livres aussi : « *sombre comme la tombe où repose mon ami* », « *under the volcano* », « *October ferry to Gabriola* », « *ultramarine* », « *écoute notre vois o Seigneur !* », « *Lunar caustic* » ). Il naît en Angleterre en juillet 1909, publie en 1933 *Ultramarine*, fait de la prison à Oaxaca (Mexique, mais vous vous en doutiez) en 1936. et commence à travailler à *Under the Volcano*. Qui est le chef d'œuvre définitif de l'histoire de la littérature et de la vie. Entre temps se marie, divorce, et s'établit à Vancouver avec Margerie, elle même auteur de romans n'ayant aucun succès. *Under the volcano* est refusé par douze éditeurs. Le chiffre est symbolique. Tout est symbolique. le 7 juin 1944, la petite maison de Dollarton au bord du lac est détruite dans un incendie. Du même coup les manuscrits flambent avec les poutres de bois. Encore une histoire de marécages flamboyants n'est-ce pas ? Le reste est une succession de galères. il meurt en 1957 quelque part mais ça n'a aucune importance. *Under the Volcano* raconte l'histoire d'un couple qui s'est séparé à cause de la folie du consul (l'homme dans le couple). c'est aussi une histoire à propos de l'alcool et des frères qui vous enlèvent l'amour de votre vie. Et de l'incapacité à l'existence. « *un cadavre va être envoyé par express* » demeure une des plus belles phrases jamais écrites et dites. J'ai sous les yeux une édition de ces lettres de Malcom Lowry, dans lesquelles il narre par le menu ses déboires avec l'existence, et comment tout cela finit par mener à une mort certaine. C'est une édition de 1968 chez Denoël. J'ignore si le texte a été réédité depuis. j'ai l'impression que tout le monde s'en fout de Malcom Lowry. Bah.. je m'en remets à toi. Je viendrais bientôt cirer des gaudasses couvertes de boue des marécages Malcom. On pourra se boire un bon whisky canadien. On regardera le monde brûler de là-haut. Ce sera bien.

**Aus dem Leben Eines Fauns (A. Schmidt)**

{ *(Autrefois, quand j'étais gosse, je peignais des cartes stylisées sur de grandes feuilles de papiers d'emballage, avec des îles géométriques, des baies aux découpures compliquées, et des canaux. Sans doute le « complexe du labyrinthe » des primitifs, qu'on retrouve dans les constructions, les chambres funéraires, les galeries de mines. Et de nos jours dans les forêts ; et sur les cartes au 1/25 000. En plus délié, plus spontané, plus alerte.)* } Je faisais de même Arno. Une véritable obsession. un plaisir inouï. dessiner des cartes de nulle part. Et lorsque nous partions en voyage, j'avais dans la tête la liste encyclopédique des localités, du nombre d'autochtones, et de multiples informations particulièrement utiles et inutiles. Comment ne suis-je pas devenu géographe ? C'est un mystère.

### **ulan bator**

Mon amour. Je suis enfin arrivé à Ulan Bator. Après ces huit jours de trains tout bonnement accablants. Comment peut-on vivre ici-bas ? C'est une question qui m'obsède. Comment supporte-t-on tant de souffrances ? Le train s'est arrêté dans un crissement de pneus infernal. Vladimir et moi (Vladimir est le jeune homme avec qui je partage mon wagon-couche depuis Novosibirsk) sommes descendus, nous souhaitant quelques vagues politesses en anglais. Il a fallu que je trouve mon hôtel. Comme il n'y avait aucun panneau de quelque nature dans cette ville, l'entreprise m'a occupé une bonne heure durant. L'hôtel au fond, il n'y a rien à en dire. C'est un hôtel excellent pour disparaître je crois, même si le prix de la chambre me paraît un peu élevé compte tenu de l'absence totale de confort. Cela dit, je ne suis pas là pour le confort n'est-ce pas ? J'ai posé deux trois affaires, fait le tri dans mes papiers, et suis ressorti peu après à la recherche 1° de quoi me substanter, 2° du consulat, puisqu'il faut que je déclare ma présence ici -pour trente jours maximum. Ce qui fut fait, dans un anglais pathétique mais suffisant. Pour commencer je crois que je vais chercher le mac do. Il doit probablement y avoir un mac do en ville, même à Taschkent on trouve ce genre d'établissement.

**come on die young (mogwai)**

Certain soir je ne peux pas écrire. Je peux juste insulter. Même pas : éructer. gueuler « go fuck », frapper faire des bras d'honneur. C'est là un désarroi solide parce qu'il est vrai que la souffrance d'autrui reste éminemment solitaire. Je ne saisis l'autre que dans la pitié, c'est-à-dire comme dit Jean Jacques Rousseau, dans le ressenti personnel de ce que l'autre pourrait ressentir. Mais ce ressenti n'est que métaphore, qu'approximation. Je puis causer tant que je veux, au fond mieux vaudrait éructer. Les murs me comprennent mieux que je me comprends moi-même. Ainsi, ce soir je voudrais arrêter de travailler. Me libérer de ce fardeau. Qui pourrait le comprendre ?? qui ?

### **le cœur de la névrose du monde**

je suis le cœur de la névrose du monde. Je suis le refoulé du corps social. Le cœur refoulé du corps social. Celui quoi doit être tu. Si l'on m'écoute sérieusement c'est proprement la fin du monde. Le schizophrène, le dément, l'artiste, est au cœur du monde. Il est l'organe sensible du monde. Celui par lequel les émotions sont senties. Il dit la vérité des cauchemars. Il est le fantôme qui hante l'existant social. Le spectre qui hante l'homme au travail, l'homme dans sa voiture, l'homme sous son toit. Il est la bête sauvage qu'on avait oubliée. La bête sauvage qui vient fourrer ses naseaux dans les poubelles des villes la nuit quand le monde dort. Il est la nuit quand tout le monde dort. J'écris cela avec mon sang et mes larmes. Le monde est normal à la mesure de son refoulement. Les hallucinés sont les gens du commun. Le monde ne tient que parce que ses habitants (ceux qui s'adaptent) sont eux-mêmes hallucinés. Les gens du monde survivent grâce aux hallucinations collectives. Ils croient ce qui n'a pas lieu d'être cru pour autant qu'on soit rationnel et sensible. Le schizophrène, l'artiste, le dément est rationnel et sensible. Il est comme le renard, comme le ragondin mort. Il n'est pas en mesure de croire. il ne sait pas se laisser bernier. Il ne sait même pas comment on fait pour croire. Sa souffrance est proportionnelle au déni des autres. Le corps social ne saurait vivre sans refoulement. Nous sommes de plus en plus nombreux à ne plus être capable de refouler ce qui a trop longtemps été refoulé. Nous sommes les surhommes qu'appelait notre penseur. Nous indiquons le chaos dans nos douleurs, et sous les voies de chemin de fers sous lesquelles nous nous disloquons. Nous sommes la vérité et la nuit du monde et la mort de ce monde. Nous sommes, en notre souffrance, les prophètes des chaos à venir. Et, au jour du chaos, nous n'aurons aucun regret.

## **I drink alcool**

Au crépuscule je m'en vais mettre le verre à la casse dans les containers dédiés à cet effet. Je vis -ou du moins je m'y essaie- ici depuis le 20 janvier, nous sommes le 23 mars, ce qui nous fait grosso modo deux mois, 60 jours (de solitude, d'angoisse, etc..). C'est là ma première visite à la déchetterie municipale. Le grand carton rempli jusqu'à ras le bord de choses diverses : numéros de l' Équipe usagés (presqu'un par jour, sauf le samedi car c'est plus cher), quelques paperasses inutiles - la feuille hebdomadaire du lycée, des listes d'élèves dont j'ai de toutes manières renoncé à retenir le nom, des rappels de factures Edf pour un logement que j'occupais autrefois - ils m'ont retrouvé les bougres! - et bien évidemment des bouteilles, de formes et de destinations diverses. Par les hublots perçants le container vert -couleur de l'espoir, du respect de la nature, de l'harmonie vitale avec les plantes et les forêts- je glisse une à une les témoins irréfutables de mes consommations liquides : 2 bouteilles de jus de pomme, 3 de jus de goyave, 1 de jus de raisin, 8 de jus d'orange, 1 de jus d'ananas, et -là je ne détaille plus- 21 bouteilles de vins (rouge et rosé, mais aussi une de ce vin jaune et moelleux.). Les claquements secs, ce verre qui éclate, la pétillance sonore, c'est comme autant de petits trous dans l'estomac, le foie, les intestins. Superbes feux d'artifice. Excitation de glandes organiques internes. Et le soleil vint à se coucher! Je fais mes calculs : 21 qui multiplie 75 cl font 1575 cl que je divise par 60 et j'obtiens le chiffre ridicule de 26,2 cl par jour. C'est une moyenne. Ne suis-je pas ridiculement en dessous de la consommation moyenne des français? Sans parler des russes qui eux ne boivent, c'est un fait avéré, que de la vodka? Le soleil se couche et je me sens soudainement en bonne santé!

### **bark psychosis**

J'ai l'idée d'une œuvre. Je l'expose ici pour garder une trace. Chez moi les idées vont et viennent. Et comme elles ne sont pas à proprement parler de mon fait, il n'est pas aisé de les tenir pour soi. Voici l'idée. Il me faut : un morceau d'écorce assez large, assez rude, bien marqué, bien sombre, et un flacon rempli de mon propre sang, voire plusieurs de ces flacons au cas où ça ne fonctionne pas bien du premier coup. Je veux faire couler dans les rides de l'écorce, ses pliures et ses reliefs, élaborés des siècles durant, il me faut un vieux chêne pédonculé, un chêne millénaire dont le bois servait à façonner autrefois les navires, je veux faire couler dans ses rides mon propre sang. Lentement. Incliner légèrement l'écorce afin que le sang s'écoule avec douceur, trace son chemin au gré des sillons, sans le guider. Filmer tout ça, le cas échéant. Ralentir le film s'il le faut. Puis, si la nécessité s'en fait sentir : répéter le même processus avec les plantes grasses des marécages, les pierres moussues qui se dressent au bord des sentiers. C'est un pacte de sang avec l'écorce. Je scelle ainsi ma réconciliation et signe ma véritable territorialité.

## alliances

Les alliances sont d'autant plus fortes qu'elles sont fondées sur des motifs inconscients. Si le politique, le businessman, le psychothérapeute, le travailleur social, l'homme de bien, le travailleur modeste ou pas, s'entendent à ce point, il s'en faut de beaucoup que cette entente dérive d'une raison explicite. Ce qui les unit est de contribuer chaque jour et chaque heure au déni de la vulnérabilité existentielle, de l'incapacité à supporter les règles de ce monde instituées par eux tous. Ce déni demeurerait soft pour autant qu'on se contentait d'abreuver le fou de médicaments. Il devient d'une violence infâme, à la mesure de cette violence qui s'exerce dans nos écoles envers les enfants en échec scolaire -qui dira le scandale de cette souffrance chaque jour continuée en toute impunité?-. Il devient infâme quand on entreprend de culpabiliser celui qui ne peut plus. On ressort des placards du bourgeoisisme ce vieux mot de « paresse »qui n'a aucun sens (pensez aux grecs et à la valeur accordée par eux à l'oisiveté). Tous sont alliés dans la négation de la *valeur* de la pathologie mentale, dans la négation de son sens. Tel qu'il est, le modèle social contemporain ne peut supporter la déviance. Si le politique s'intéressait sérieusement aux pathologies mentales, avec honnêteté et soin - alors : il lui faudrait forcément reconnaître que l'unique solution consisterait à *adapter* le système social à la pathologie et non l'inverse. La reconnaissance de la pathologie, si par miracle elle était avérée, entraînerait l'avènement d'un monde nouveau.

**The way I'm sick (dakota suite)**

Le corps social est malade de moi. Je suis l'organe sensible oublié de la chair sociale. L'organe par lequel s'engendrent les connexions avec la nature brute sale et sauvage. Par moi se relie l'institution fabriquée d'illusions qu'est le moi et le fleuve nouveau de ses artères épaisses nourries de tendresses et de beautés. Je suis la maladie du corps social. L'œil interne dissimulé sous le diaphragme qui contemple les strates de nos douleurs passées. Je suis le chant crié des fous, l'ivresse des monstres qui hantent les fonds marins, le poulpe géant qu'aucun homme n'a vu. Comme on rejette un corps étranger, on l'enveloppe d'une chape de bons sentiments et de duvets chimiques : je suis la bête en soi enterrée vivante dans le corps même de son bourreau. Je ne suis pas malade : c'est le corps qui me contient ainsi qui est malade. Je suis juste la souffrance du corps malade. Je ne suis pas l'origine de la maladie. Je suis sa manifestation refoulée.

### **l'origine du mal**

Je doute qu'il y ait un secret de nature horrible à se mettre sous la dent. J'ai visité cette bâtisse tantôt : tu vois les herbes sauvages ont déjà tout envahi. J'ai mené l'enquête avec l'affectation du héros de Gombrowicz dans *Cosmos*, et crois moi je m'y connais question paranoïa. Je n'ai rien vu que des éclats de verre et du bois brisé. Aucun portrait chancelant n'est accroché au murs, le vent s'insinue sans crainte dans les interstices des volets. Peut-être avaient-ils déjà oublié avant nous. Peut-être même ils s'étaient entendus pour oublier. Dans une communion de douleurs refoulées, un entente cordiale autour du non-dit : voilà notre vie et ce dont nous ne parlerons pas. Jamais. Pas même aux enfants. Peut-être sont-ils incapables de se rappeler ce qu'ils avaient ainsi délibérément rangé dans le placard de l'oubli ? On en a vu de belles dans les armoires sous le linge propre. Mais on n'a jamais su. Qui mènerait l'enquête contre son propre sang ? Ce fut le règne du silence pesant comme un ciel d'avant l'orage. Longtemps avant que l'orage ne vint enfin nous délivrer, je savais déjà que ces mots ne portaient aucun sens. Ne menaient à rien. Ne dessinaient aucun horizon. Parce qu'ils étaient lestés du poids de cet oubli originel, de ce contrat primitif. Et moi je me cachais dans le pressentiment du désastre, accablé par ce mensonge que je n'avais pas commis.

**affronter honnêtement le monde (malcom lowry)**

La pire hypostase de la dépression, c'est la disparition soudaine du désir. La veille encore vous étiez exaltés. Le lendemain matin, l'existence vous semble aussi excitante qu'une botte de radis. Mon cerveau parvient à un tel point de souffrance que j'en peux sentir les mouvements internes, du lobe temporal au lobe frontal et le reste. C'est le pire. Tout fuit à travers vos yeux, rien n'est à saisir. Et vous portez le poids d'une fatigue immense, dont les raisons sont indicibles. Et dire fatigue. Je recherche la paix auprès des arbres et des oiseaux qui ne parlent pas. Mais en vain. Donc : prendre un autre de ces médicaments qui engluent l'âme dans un no man's land en attendant mieux.

**j' préfère me taper moi-même sur la gueule (mendelson)**

Tu te sens bête n'est-ce pas avec tes disciplines tes fouets tes couronnes d'orties? La soirée suit son cours et il y a ce vide au creux du ventre, là exactement où se logent d'habitude les décilitres de vins rouges. Mais voilà, de vin ce soir nenni. Et tu broies ce vide au ventre dans le travail jusqu'à ce que t'en puisses plus. Ah quelle merde vraiment! Ces addictions. Il y aurait de quoi rire, quand on se revoit plein de certitudes à la fin de l'après midi, dédaignant avec noblesse l'heure de fermeture de l'épicerie. Et voici qu'il est dix-neuf heures et l'épicier a déjà fermé son rideau de fer, et maintenant il est trop tard. Qu'est-ce qu'on est fier à cet instant : j'ai résisté, je ne céderai pas ce soir. Alors une angoisse s'insinue et monte, rongant la certitude. Quelques heures plus tard, la noblesse s'est enfuie. Il ne reste qu'une terriblement présente envie d'alcool et comment va-t-on trouver le sommeil? Mais j'ai ce médicament sous les paperasses. En avaler deux comprimés. Et l'espoir de sombrer dans le sommeil. Ce qu'il y a d'inférieur avec l'alcool c'est la place que ça prend dans la vie. ça préoccupe le temps, lui donne sa couleur essentielle, celle de l'angoisse. Et le pire peut-être, ce soulagement quand on se retourne et qu'on voit la bouteille posée sur un coin de la table de la cuisine. Tu es là qui m'attend. Je n'ai plus peur puisque tu es là.

les os des volailles mortes jonchent le sol Nous sommes tels des viandards guettant les palmidés attendant les déflagrations les délivrances j'éjacule au bord de l'étang dans une douceur incomparable le héron rit de moi je ris de lui qu'importe puisque nous sommes amis ce mélange de grâce et d'excréments d'élangs insensés de choses dégoulinantes il existe un rythme caché qui soutient tout cela un battement charnel qui nous lie hummmm puissé-je le sentir un jour battre dans mes tempes et dicter ma vie et le fleuve pendant ce temps hurle son incessante besogne charriant nos dépits et nos peines

**mes nuits**

ah c'est terrible de se tenir toujours à la frontière du non-être. Tu vois, je me désagrège avec méthode, et pourtant le jour venu je vais dans le monde, et on n'y voit que du feu. Je crois que c'est de la sorte que sont nés les grands mythes de la schizophrénie : le loup-garou, le vampire. Ce qui se voit au dehors, ce qui se passe entre les quatre murs de ton logis. La nuit est tombée maintenant, et je sombre avec contentement, la souffrance du contentement, dans la folie. On joue un jeu dangereux. Je serais bien en peine de dire qui joue. Le matin venu, on s'éveille péniblement mais on s'articule au réel (enfin -ce qui est tenu ici-bas pour réel), et le soir, avec la lune montante au dessus du village, c'est le délètement de soi-même. Si j'avais foi au jour, les choses seraient plus supportables. Mais tu te tiens à la frontière du jour et de la nuit, entre chien et loup, je suis votre chien du jour et votre loup de la nuit. je suis votre chien du jour et votre loup de la nuit.

**tout est en transit**

Je suis venu à bout de ce contrat. La réussite de ce petit défi ridicule suscite une satisfaction pas moins ridicule. La stratégie mise en place ces deux derniers mois a globalement fonctionné. En avalant chaque matin un comprimé de Zoloft, en fumant un paquet et demie de Benson par jour, en descendant une litre de vin rouge ou rosé chaque soir avant d'aller dormir, j'ai pu faire bonne figure. Tout le monde m'a trouvé fort sympathique : les élèves me sourient ou font des plaisanteries complices quand je les croise dans la rue, les enseignants ne manifestent pas d'animosité ostensible. En évoluant tel un fantôme quatre mois durant, en m'investissant avec mesure sur le plan pédagogique et pas du tout sur le plan affectif, je m'en suis sorti finalement sans trop de peine : juste une crise de schizophrénie en mars, doublé d'une forte tentation pour le suicide, et quelques conséquences certes redoutables mais somme toute acceptables : une addiction généralisée à la nicotine, à la caféine, à la sertraline et au tanin. Rien que du bon.

**au vieux-boucau et ailleurs peut-être**

Tu as beau examiner la question avec un maximum d'objectivité, tu ne vois vraiment pas où cela mène. Tu dessines des plans sur un bout de papier, quelques dates, évaluant les possibles. Rien ne semble possible. Le ciel demeure gris tout le long de la côte. Ce café du Vieux-Boucau n'a pour clientèle qu'une déprimante horde de jeunes mâles qui ôtent leur casque de mobylette en entrant, et se donnent une allure virile du haut de leurs seize ans. Je suis là contemplant une carte au cent millième des Landes. Je me demande où je pourrais bien aller maintenant. Aux étangs peut-être ? Ou alors marcher un peu dans les dunes ? ou le long de la jetée ? C'est merveilleux d'en être réduit à de tels questionnements existentiels. Juste : je dois trouver un endroit où être dans les heures qui suivent. Occuper un espace : nous ne pouvons pas y échapper. Durer un peu : comment pourrait-on se libérer de la durée ? La conscience de ces choses simples excite et angoisse. Donc poser son doigt nomade au hasard sur la carte et, sans aucune raison dicible, s'y acheminer.

**encore !!**

Encore! encore une fois! Plonger dans la mer des angoisses. Bientôt en immersion complète. Pourrait bien en crever semble-t-il. Mais non.. pas maintenant.. Sensations familières et cependant c'est toujours la même douleur. et comment pourrais-je lutter? Je n'ai pas de forces. Et je ne sais pas « comment on fait ». Tout à l'heure aux étangs j'ai bien senti monter ces petites horreurs. Ce qui me tenait encore la veille s'était désagrégé doucement à mesure que la journée s'allongeait. En marchant un peu, avec les odeurs vaginales du printemps mouillé, une extension soudaine du monde me saisit. Et au bout de vingt pas, les murs qui retiennent habituellement le débordement de la vie s'évanouissent comme des dogmes pathétiques. L'origine de la souffrance : la désagrégation de l'illusion. On se découvre sauvage particule cosmique et rien n'a plus de réalité que ce sentiment. Alors on songe sérieusement à l'adoption d'une vie érémitique.

### **la voie de la disparition**

Je sens qu'un processus lent mais inéluctable agit en moi qui conduit à la disparition complète. Par là je veux dire disparaître des mémoires et des consciences. Ce n'est pas un objectif (quelque chose que l'on pose devant soi). C'est une tendance de mon être profond que je suis bien forcé de reconnaître quand j'observe avec calme mes actes, mon comportement, mes symptômes. Pour donner le change et rassurer, je m'efforce avec succès de bâtir et d'entretenir les piliers solides de mon insertion dans le monde. Je souhaite le bonjour le matin à ceux que je croise, et l'après-midi, je dis à la caissière du supermarché : « bonne fin de journée ! » (et si je suis téméraire j'ajoute : « bon courage ! »). Mais je ne leur en veux pas. Je m'applique juste à soigner mes relations de voisinage. Pas la peine de compliquer la vie davantage. En même temps, plus je me montre poli et respectueux des convenances, plus je deviens inaccessible. Quand on abattra la porte de ma chambre, et qu'on découvrira couché près de l'évier mon cadavre puant et mort, je plains déjà les chargés de l'enquête. Car ils n'apprendront rien de moi en interrogeant le voisinage. Et comment de toutes façons, comprendraient-ils la voie de la disparition ?

de nouveau : faire ses comptes. Si le sens de la mesure me guide, étant donné la somme de sept mille euros sur laquelle je peux compter, étant donné que nous sommes à la mi-mai, étant donné mon état physique général, je dois pouvoir survivre en ce bas monde (payer pour le loyer, la nourriture, fumer, boire) jusqu'au mois d'octobre. C'est là une perspective excitante, presque cinq mois ! Du temps pour courir les sentiers de montagnes, se vautrer tel un roseau au bord des étangs, parfois jouer de la guitare au milieu des canards bleutés, et parfois écrire un peu lorsque le soir tombe, une bouteille à ses côtés. Du temps pour faire l'amour aussi. Oui. . . mais après ?? Quand l'automne fut venu ?? Faudra-t-il retourner dans cette vallée de larmes, besoin pour gagner sa pitance ? Serais-je encore capable de me plier à ces tortures, ? Devrais-je une fois encore m'abîmer dans l'angoisse et l'alcool (son corollaire) ? Ou. . . le moment sera-t-il venu de mettre fin à ces mascarades, d'une chute gigantesque à la barre des Écrins, ou d'une absorption massive de substances chimiques ? Et s'il me restait à peine cinq mois à vivre ? C'est ce dont je suis persuadé tantôt. Ou.. me faudrait-il faire appel à la pitié de mes proches ? Souhaitez-vous que je vive ? Vous ne pouvez rien faire contre la naissance et le destin n'est-ce pas ? Je souhaite vivre aussi, dans un sens. Parce que j'aime avant tout me promener près des étangs et faire l'amour aux jeunes femmes désirantes. Donc , accordez-moi une rente, une somme d'argent raisonnable qui puisse me permettre de subvenir à mes nécessités. Comme un aristocrate du temps jadis. Donnez-moi de quoi vivre, si vous voulez que je vive, si je ne suis pas capable de gagner ma vie.

**no more alcohol**

Quand tu n'as plus d'alcool. Quand l'alcool s'est diffusé tout au long du corps, par le biais de conduits divers et sanglants, tu sais que tu n'en as plus pour longtemps à vivre. Il est déjà trop tôt. La douleur s'est installée et ce que tu as bu n'a pas suffi. Et pourtant tu as bu, bu plus que de raison. Il faudrait autre chose afin d'empêcher la transhumance des pensées. Les prairies près du col enneigé sont stériles. On n'y trouvera rien d'encourageant. On a bien quelques médicaments mais lesquels choisir ? Je me tire la barbe comme sur ces sculptures de l'époque romane (babylonia deserta rappelle-toi!!). Je suis un ermite amoureux comme dans le livre de Kazantsakis que j'ai lu naguère. Qui découvre la grâce de Dieu dans le vagin d'une femme. Moi aussi, je n'ai aucun autre talent que celui d'aimer. Je peux aimer corps et âme. Cela est dit. Mais faudrait pas se mentir à soi-même. On est en mai les jours allongent. Mauvaise période.

### **disparaître en silence ?**

Tu dois te faire connaître ou te taire. Et si tu optes pour la première solution, tu dois aussi choisir entre l'ésotérisme et l'exposé sans pudeur de tes doutes. L'ésotérisme n'est certes pas étranger au silence. Il le singe en un sens. On fait de sa vie un mystère, on dissimule aux pauvres mortels le cheminement de sa pensée, se gardant bien de donner les clés par lesquelles elle se noue quand même à l'existence, on se contente d'en présenter son aspect le plus esthétique, avec quelques tirades bien senties, de bons mots, qui semblent résonner dans l'universel absolu (lequel est proche cousin du vide intégral). Se dire tout entier, au contraire, faire de l'errance et du doute le matériau d'une œuvre ou d'un discours, se tenir au plus près de la vie et de l'existence intime, sans nier le paradoxal et le contradictoire, voilà qui serait fort honorable, quoique forcément voué à l'échec. Car on aura beau faire : il n'y a rien de plus fuyant que le moi. Peut-être se contenter de raconter ses histoires : les choses qui me sont arrivées. Sans jugement. Je doute que la lecture d'un tel livre soit agréable. Mais après tout qu'importe ? Le silence viendra bien assez tôt, et d'une certaine manière, il est déjà l'horizon entrevu par temps clair.

### **The Chase (Arthur Penn)**

Ici aussi je sens monter l'angoisse. J'observe et ce que je vois me donne la sueur et le tremblement. J'ai de nouveau peur des gens qui m'entourent. Je perçois quelque démon sous le fard. Les certitudes matelassées de la vie comme il faut. Des choses enfouies, des monstres, susceptibles d'éclorre à n'importe quel moment. Et cette absence de grâce à peu près totale. Rien n'émergeant que l'ignorance. Ou pire : rien ne se cherche. Rien n'est à découvrir. Tout est là qui se donne sans secret. Se nouent là des faisceaux de relations au sein desquels je ne pourrais plus me lier, même en faisant effort. Mon seul désir à l'heure présente : fuir aussi vite que possible. Rentrer chez moi. J'aperçois mon visage dans un miroir : je suis hypervisible. Je reconnais ces sentiments de peur, les mêmes que j'éprouvais il y a vingt ans ! Se peut-il que rien n'ait changé ? Peur du lynchage surtout. je me souviens de ce film de Julien Duvivier, *Panique*, et aussi de *The Chase* d'Arthur Penn. La cruauté qui déforme et enlaidit comme dans ses peintures expressionnistes allemandes. Il y a la police au bord des routes et ceux-là aussi me font peur. Les hommes pétris de certitudes, les pensées monolithiques, au mieux (ou pire ?) dualistes, leur répugnance au doute, au questionnement, la manière dont ils défendent leurs principes pour peu qu'on émette une proposition aventureuse. Cette peur, oui, ou l'étape supplémentaire vers l'érémisme.

### **étang de Latrille**

L'odeur des collines au printemps. J'ai désormais mon étang particulier. N'y ai jamais croisé personne d'autre. Les bestioles s'y esbaudissent en toute impunité : canards, hérons, ragondins, crapauds, et depuis le retour des beaux jours : lézards et couleuvres. Je m'y esbaudis aussi tant qu'à faire. Un sentier fait le tour. Avec le retour des chaleurs, les orties, les ronces et les chardons ont poussé avec l'excès qui les caractérise. Je dois donc entretenir mon chemin avec soin. Raboter un peu tout ce fatras sauvage qui griffe les pattes et fait saigner. Au sud du lac, une petite colline frime et s'érige fièrement, parcourue d'herbe tendre. C'est une femme je le sens : je sens la féminité des choses. J'y passe une heure dès que j'ai le temps. Une sieste, une contemplation. Faire le vide, se laisser happer par les couinements, les piailllements, les croassements, les grillonnements (ces derniers, tout insecte qu'ils soient, assurant le continuo en quelque sorte). Comme les petits cris délicats de mon amour soumises à mes caprices érotiques. Rien n'est à penser : tout est à sentir. Je me plais à croire que c'est ici-même que la musique prend corps. Dans ce flot de tendresse sans histoire.

### **my girlfriend in hell**

Je pense à toi, mon amie. Tu peux partir au loin. Mais le problème est qu'on s'emporte toujours avec soi. La fuite semble impossible. Je suis loin mais toutes choses s'articulent encore comme si j'étais resté à quai. Ma pensée est lestée d'un poids considérable. J'ouvre les yeux, mais à l'instant même où je m'abandonne, je continue d'arpenter le terreau putride de mes ancêtres. Faulkner a si bien raconté tout cela. Et les tragédiens grecs avant lui, et Shakespeare. Le monde d'aujourd'hui tente de faire croire au possible recommencement, à la virginité retrouvée : c'est stupide. J'ai beau me gaver de médicaments, d'alcool, de substances modifiantes, mes artères sont toujours parcourues du même sang. Qui dira les violences enfantines, les silences assassins, les désirs de fugues et de suicide dans l'âme inquiète de l'enfant. Mais c'est une nouvelle ville, un paysage qu'on découvre, et peut-être faut-il aller si loin pour se rencontrer, peut-être mieux qu'avant, avec plus d'acuité. Je te vois déambulant dans ces rues et ces parcs, tu connais l'émerveillement, tu le souhaites encore : mais rien n'y fait. Ton histoire ne te quitte pas. Tu traines tout cela avec toi, ce qui n'a pas été dit, je te vois, je te sens, je sais qu'il te faudrait la tendresse du monde et qu'elle ne suffirait pas.

**« la disposition à croire certaines choses »(L.W)**

La fin du langage. Est la fin de l'existence. Errer dans les forêts sombres en proférant des sons non articulés, voilà qui me plairait. Avoir perdu toute confiance au langage articulé - ma Crise majeure : n'entendre que métaphores là où l'autre sait ce qu'il dit - il en est « certain » au sens de Wittgenstein. Je m'épuise à rechercher de la précision - mais tout doit être redéfini. C'est comme inventer un nouveau langage. J'envoie mes dernières cartouches. Avant de me taire je vais aller au bout de ce que je peux dire. J'ai fait mon temps avec la parole, d'autres ne s'en lassent jamais. Mais quand on vient du monde des silences et de la parole truquée, tronquée, comme l'enfant que j'étais, on peut le comprendre.

**dans l'ivresse (encore)**

Trop d'intelligence confine à la stupidité. Nietzsche et Wittgenstein sont dans assez stupides si l'on y songe. Je voudrais rendre hommage ici au pragmatisme solide, au risque calculé, à la sagesse de nos anciens -et de nos plus jeunes. La torture de l'âme c'est bon pour les garçons efféminés, ceux qu'on moque dans les pays de rugby ou dans les cités. J'admire ceux qui savent y faire. Ceux qui se tiennent à leurs plans. Ceux de la certitude, qui savent bien, et n'en douteront jamais, qu'une table est une table et qu'un mendiant est paresseux. On ne gagne pas sa croûte en écrivant des livres ou en composant des chansons, quand bien même on serait talentueux. Il faut comprendre cela. Ne pas s'obstiner et savoir raison garder, avancer d'un pas ferme. Les chancelants, les hésitants, n'ont que ce qu'ils méritent : ils s'arrêtent quand il s'agit d'avancer. On ne fait pas une vie avec du sens n'est-ce pas ?

**croire**

« La proposition »je sais. ..« exprime donc ici la disposition à croire certaines choses. »(L. Wittgenstein, über gewissheit, 330)

### **de la création comme disparition**

Quand je crée, je m'efface. Je disparaissais. La création est un appauvrissement. Je possède moins avant qu'après. J'ai l'impression d'avoir déversé une part de moi-même (c'est-à-dire, une partie de mon expérience, un nexus particulier entre ce que j'étais à ce moment là, et à ce moment là seulement, et le monde) et que cette perte est irrémédiable. D'un autre côté, cette perte est jouissive, comme un ensemencement. La graine peut pousser maintenant, au gré des vents, au désir de quelqu'abeille désireuse. Je n'en ai cure. J'ai éjaculé. Le devenir de cela que j'ai fait m'importe peu. Mais. Chaque œuvre me rapproche un peu plus de la mort. Chaque ligne chaque mot - et croyez-moi si vous voulez ils sont bien pesés, c'est mon art, ils me sont consubstantiels, ces lettres vulgaires sont tirées de mon sang même et de mon absence de foi, voilà! - sont des raccourcis vers le sacrifice. Ils sont le parcours du couteau, l'approche de la gueule du pistolet, la découverte du précipice. Plus je vais, plus je travaille dans l'urgence : il faut faire vite et beaucoup - et qu'importe la qualité, je hais les professionnels qui n'osent dire un mot, tracer un trait, jouer un do, sans avoir auparavant répété durant des lustres -o dieu sait combien je les hais!! Je sacrifie mon amour de la vie, ma jouissance, mon désir (de toi, de vous!), mon amitié immense. Le diable sait combien il m'en coûte, et que ce n'est pas drôle, non ce n'est pas drôle!!

### **de la paranoïa**

Je sens que tout autour ils portent un secret. Le fruit d'une initiation mystérieuse à laquelle j'ai manifestement échappé. Je devine les rituels auxquels ils furent soumis dès l'enfance. Et d'autres aussi quand on prend de l'âge. Comme des piqûres de rappel, un vaccin contre la mélancolie. *Et* : il doit y avoir une inquisition c'est sûr ! Des gens qui surveillent, qui sont là pour ça ! A moins qu'ils se surveillent les uns les autres. Sinon c'est incompréhensible. Ou alors je dois admettre que je suis définitivement fou. Peut-être ai-je tout simplement raté l'appel. Je devais être absent ou j'ai fugué. Je ne me souviens pas bien. Si je fais effort, je me revois cloîtré dans la chambre au rez-de-chaussée, comme dans une grotte obscure et oubliée. Un nuit j'ai rêvé que mon lit se détachait du sol et traversait le plafond. Ensuite, je planais au dessus de la maison. Peut-être ils nous saisissent durant notre sommeil pour nous soumettre à la question et nous inculquer les bonnes choses qu'il faut savoir. Peut-être sont-ils venus ce soir là, mais je m'étais déjà enfui. Regarde : tout est si compliqué et pourtant tout devient simple sous leurs yeux dans leurs mains - la table est une table et tout semble aller de soi. Comment ils acceptent leur sort ! D'où leur vient une telle force, une telle quiétude ? On a du leur donner naguère des raisons nécessaires et suffisantes. Il se peut d'ailleurs que de telles raisons existent. Je n'en ai pas pris connaissance, voilà tout. En attendant j'ai peur. Peur qu'ils découvrent la vérité à mon sujet, mon ignorance. Depuis tant d'années je m'efforce de dissimuler ma misère, tant bien que mal. Mais la peur croît jour après jour et je sens venir le moment où mes pauvres remparts, érigés dans la solitude et la spéculation - des palissades en fait, d'un bois humide de marécages- ne tiendront plus debout. ça se fissure déjà. Alors je me tiendrais nu, debout, stupide, sous la mitraille de leur regards sombres.

### **de la survie**

Père dit que je dois penser à ma survie (« *faudrait penser à ta survie maintenant* »). Je ne fais pourtant que cela père. Songer à ma survie. C'est le sujet majeur et unique de mes cogitations. Je n'ai pas d'autre plan. Je m'accroche à la vie, très sérieusement, en gestionnaire. Je bois quand je sens qu'il faut boire. J'essaie de trouver des solutions. Voilà ce que moi j'appelle « penser à ma survie ». J'entends bien ce que tu veux dire : « *faudrait cesser de prendre du bon temps. Aller travailler, gagner sa pitance, élever une famille, faire une vie honnête quoi !* » Tandis que moi je suis en train de jeter mes dernières forces dans la cohue pour tenir encore un peu encore un peu, dégager un peu l'horizon, laisser un peu passer la lumière. Et d'où te vient-t-il que je prenne du bon temps ? Si tu savais : je me saigne chaque jour que le diable fait. Mes tripes sont nouées mon cerveau est parcouru d'explosions incessantes comme le soleil. Comment peux-tu me méconnaître à ce point ?

### **un mois..après**

J'écris ce message un mois.. après Je fais beaucoup de photographies maintenant. De la vidéo aussi. Avec les moyens du bord. Je lutte contre la langue comme disait Ludwig Wittgenstein en 1931. Je contemple beaucoup aussi. Les journées s'écoulaient dans une douceur totale et je me sens serein comme jamais. Parfois je songe à mon étang de Latrille (dans les Landes, terre haïe) et je pleure un peu comme en pensant à cet ami abandonné. C'est peu de dire que je l'ai aimé ce putain d'étang avec ces herbes griffantes et poilues, et ces hérons si mal fagotés. Je ressens encore la colline, son herbe irritante, la douceur du clapotis de l'eau. J'aurais pu me perdre ici et m'y noyer (comme le fit un autre avant moi, c'était il y a bien longtemps, mais je ne voulais pas être lui non! ça je ne le voulais pas). Et mes anges autour, si autour de moi quand ça allait tellement de travers que j'en perdais presque tout (sauf la capacité de jouir -ce qui est fondamental croyez le bien) : delphine, valérie, aurélie, clément, julien, et flo, mes anges autour. merci. Je passe à autre chose maintenant. Du moins, je l'espère.

**Troisième partie**

**Saint-Flour**

(août – octobre 2004)

**alors voilà**

Alors voilà tout est là posé le genre de bilan quand tu vas mourir sous peu — on s'arrête un peu – juste un peu, et c'est déjà le grand cataclysme — se peut-il que nos vies soient si fragiles? si peu tenues? // j'entends un milliard de voix qui récitent les monotonies – comme quoi faudrait se résoudre un peu, s'accrocher [lu : symptômes de la schizophrénie : le patient entend souvent des voix]. . . Bah les voix je les entends je n'y peux rien c'est le ça ou vous l'appellerez comme bon vous semble et si j'entends ses voix moi qu'y puis-je je n'ai pas décrété qu'un jour j'entendrais des voix — le problème quand on possède l'art de la parole et qu'on n'a pas le pouvoir qui va avec — si tu possèdes l'art de la parole et le pouvoir qui va avec, tu peux modeler le monde selon tes désirs — // mais je ne possède pas le pouvoir qui va avec // pas de bol

### **31 août (jour de foire)**

31 août : ai décidé de démissionner = démissionner du monde social [faudra lire mon nexus pour comprendre les enjeux du mot social dans le crâne qui me sert de crâne – un chaudron peut-être ?] On doit être mardi. Voilà J'ai le Nez dans les fleurs, le visage planté dans la terre [mon psychothérapeute disait : Monsieur S., il faut retourner à la terre – j'y retourne mon cher j'y retourne]. Alors bien sûr devraient se poser tout un tas de problèmes - énumérons : payer son loyer, les charges inhérentes, le manger le boire et tout ce qui va avec (?? laissons en suspens pour le moment). Si on fait les comptes honnêtement -sans se mentir!!- [en comptant les expédients de la sagesse : cette bouteille de vin à pas cher, et ces comprimés pour le dormir – pour le vêtement, maintenant que j'ai quitté ce vain/bas/ennuyeux monde, peu m'importe, et pour la nourriture, on sera pas trop regardant], on se rend compte qu'on vit largement au-dessus de ses moyens [comme m'a dit mon P. —et je t'en foutrais moi du logement social et des subsides de l'état!! mais c'est pas une vie non! c'est pas une vie pour un fier-à-bras comme {moi}]. Donc les voix ? Tout ce qui s'entrechoque, lutte, dans ce qui me tient lieu de crâne — on est mardi. Good day to die!

**second discours sur . . .**

d'un autre côté, si l'on y regarde bien, comment être sûr que {je} ne me raconte pas de fariboles? Par exemple — à supposer qu'Aristote ait raison — {je} suis aussi un animal social. et d'abord et avant tout. Alors cette expérience — vivre en-deçà du social- serait vaine.stupide.enfantillage — les enfants vivent en-deçà — je n'ai jamais été un enfant — je m'autorise à l'être [du coup c'est même pas la crise d'adolescence, c'est la crise de l'enfant qui vient de naître, le nez dans les fleurs, les couilles plantées dans les orties, et plein de sensations autour^^ alors^ cette Xpérience : du flanc?? [c'est pour ça que je me plais à boire, que c'est le meilleur moment de la nuit, que j'attends avec bonheur le moment de boire — pense à FSFitzgerald : « *la fêlure* ». Si ça me plaît moi de vivre dans l'attente du moment où je vais boire?? NON!! ça ne marche pas comme ça!! [encore les voix, salut!!] Donc : : : Aristote peut-être avait raison — et pourtant faut bien que quelqu'un apporte la preuve — essayer quand même — la vie en-deçà ^^ Rousseau mon cher ami : voilà le mâle et la femelle chacun vaquant à ses occupations — essentiellement : : : manger, dormir — et baiser de temps à autres ce qui fait un semblant de contrat social juste pour le plaisir de se jouir — pour un peu je me ferais catho : : la jouissance est le début de la fin!! chacun folâtrant dans ses pâturages — ça pourrait?? aie!!!!!! faut encore se débarrasser de pas mal de spectres n'est-ce pas? ' ) ;

### des lieux qu'on connaît

un sacré bordel dans la tête la nuit suivante. Levé à 6 heures -au chant du coq [je raconte pas de bobards hein? Le coq ne cesse de hurler depuis une heure, à s'en bouffer les amygdales. . . Pas le seul à souffrir manifestement — ça doit faire du bien remarque, je devrais essayer] Faire cesser le rêve : se lever, écrire : : : ce que je fais ^^maintenant^^. {je} rêve [comme d'habitude] de lieux que je connais — constante de mes rêves — je note ceci pour mes analystes futurs — {toi} peut-être? — des lieux vraiment familiers — toujours les mêmes [par exemple le château de Gombrowicz dans *Feydidurke*, cette ville coupée en deux par un fleuve {tumultueux} — du coup je suis allé pisser — C'est à la fois Chauvigny, mais à la fois ça n'y ressemble pas du tout. Là je suis au début de l'autre côté (du côté de la ville laide et sans intérêt touristique pour ainsi dire). *Primo* : il y a là une grande tour au bord du fleuve, mais ce n'est pas vraiment une tour — les choses ne sont jamais vraiment ce qu'elles sont dans les rêves :) — plutôt un morceau de tour mais très haute — une des questions [{je} suis semblait-il archéologue et [ {je} suis semblait-il une femme]] — la question est de savoir si elle était carrée à l'origine ou bien circulaire. *Secundo* : Je me propose de grimper au sommet : : : dans la dernière pièce, tout en haut, je sais qu'une jeune fille a cousu et recousu — des vêtements — Je dis qu'on pourrait éventuellement y découvrir une pelote de fils parfaitement conservée!!! découverte archéologique de très très grande valeur!!! [mais {je} précise la possibilité que ce ne soit là qu'étron de corbeau??? Et d'ailleurs quand je grimpe, et regarde — pas autre chose que cette merde évidemment, et de grands corbeaux là haut dérangés dans la dévoration d'une tête d'homme ensanglantée [tirée d'un cadavre charrié par le fleuve → fantôme persistant en ce moment de la dévoration par des animaux →si je m'endors dans la forêt — j'entrevois des yeux de renards et de loups tandis qu'il me dévore — normal : : : ai pensé cette mort si particulière jusqu'au bout — et sans regrets — s'allonger quelque part dans la forêt de Margeride, au coucher du jour — avaler bien de comprimés d'astrazolam [on croirait un copain à Zoroastre] : : : et rester là — de toutes façons c'est le coma assuré [pour le moins] — et le temps qu'on retrouve ce qui reste du corps — bah, putois et renards, souris des bois et insectes charognards auront vite fait d'accomplir leur besogne.. ensuite, la pourriture des feuilles mortes et l'humus — faudra penser à laisser un mot avec mon et glisser le bout de papier dans une boîte en ferraille [parce que, pour identifier le corps, ça risque d'être coton — et je voudrais pas faire perdre du bon temps aux polices municipales]

**des lieux qu'on connaît (ii)**

Je {te} vois aussi quand tu étais gamine dans les rues de Lyon pendant la guerre : tes cheveux sont châtain, longs et bouclés — tu sembles insouciante, mais en réalité tu as peur à cause de ton patronyme hongrois, et tout le monde croit que vous êtes juifs. [ces couleurs sépias dans le rêve — toujours ce film traumatisant de quand j'étais à l'école primaire sur une famille de juifs pendant la guerre — doit-on ou ne doit-on pas montrer cela aux enfants — j'y ai eu droit en tous cas] Après, retour au village (. . .) tiens c'est le même fleuve sans doute que le grand père traversait en barque pour porter des messages pendant la même guerre — et aussi dans la poche arrière de son vélo [fleuve frontière entre le libre et l'occupé. humm.]. Il y a là une sorte de mariage qui doit avoir lieu entre : : : la fille du café du Nord [de Saint Flour évidemment!!!] (la brune diaphane si froide et si jolie) et un type [qui ne me dit rien, rien du tout]. . . Mais il y en a aussi un autre qui l'aime [un jeune brun avec des lunettes, l'air un peu coincé], et qu'elle aime aussi sans doute et leur amour est impossible. . . Tout se passe autour d'une ^^Église [sorte de camp de vacances pour charismatiques, avec en plus de vieilles bigotes et de vieux curés]^ — suis une espèce de prêtre défroqué dans ce rêve. Et par la grâce du verbe {je} réconcilie et répare et relie ce qui doit être relié. tout se termine bien comme dans un film à l'eau de rose et je repars au loin — la tâche accomplie — mais, comme à chaque fois, impossible de trouver la route de chez moi!!! ils ont changé les panneaux ou quoi — si on ajoute la pluie le vent la tempête!!! impossible de rentrer chez soi — tant pis! [de toutes façons : : : où est-ce chez toi petit bonhomme?]

## symptômes

et maintenant complètement décalé — mais j'ai vu l'aube pour la première fois depuis si longtemps!!! en fait : : : de la nuit profonde avec la demi-lune frimant derrière son nuage [et pas mal d'étoiles polaires] au jour saturé d'un brouillard gris clair et purée de poix comme on dit, pas plus d'une demi-heure!!! je tourne la tête vers la fenêtre : : : il y a un instant c'était la nuit, maintenant c'est je jour. Incroyable!!! Un des futiles problèmes de ma vie : : : les addictions — et son corollaire : : : les tentatives de désintoxications [ben va y avoir du boulot : serait plus simple de remettre le bonhomme à zéro, de le vider et de le remplir avec du sang neuf, de la cervelle vierge] {je} sens déjà les griffes du monstre social m'agripper la joue — parce qu'un drogué on sait quoi lui dire : : : faut arrêter mon gars — et le bourrer de valium et autres afin qu'il cesse de se bourrer lui-même — une reprise en main en quelque sorte [la main des autres]. Alors tout compte fait : : : le zoloft tous les matins : fournit si je les crois la ^^sertraline^^ - le xanax le soir : offre la dose d' ^^asprazolam^^ [remplacée de temps à autres et parfois combinée avec une bouteille de vin rosé : : : sinon peut pas dormir, faut l'un ou l'autre ou les deux, et même avec ça (. . .) bah, j'ai pas dormi!!!] un paquet de Benson'n Hedges Gold (chères! et pas remboursées!) : m'alimente en ^^nicotine^^ — et une quinzaine de cafés et/ou de thé ^^théine et caféine^^ — faudrait pas penser au contrôle anti-dopage!!! Le problème : : : comment retrouver un jour la santé??? La santé pleine je veux dire — virer tout ce merdier et s'en tenir à l'air qu'on respire en gros. Mieux vaut pas imaginer l'intérieur organique et les circonvolutions cervicales : : : une usine chimique — mais est-ce autre chose que ça à proprement parler — avec ou sans expédients??? Et l'idée stupide : : : prévoir des clopes quand même pour le dernier jour — parce que ça ferait chier de manquer de clope avant de s'endormir pour de bon!!

## **thomas**

l'évangile de thomas. on a fait taire la voix du pauvre « thomas »— je me souviens le gros volume in 4° (The Nag-Hammadi library) // j'aimais bien les facs-similés, les caractères ainsi tracés qu'on décrypte à la loupe!! j'ai fait cela!! et bien des choses encore – là où le « commun des mortels » n'ira jamais poser une fesse (là où ça se passe, les philologues, les sémiologues, les archéologues -ceux qui savent le mystère des civilisations disparues et des croyances MORTES // ainsi périra l'église catholique (et l'église orthodoxe aussi) : dans un délire de foi joyeuse portée par des nègres hallucinés!! (ça nous fera toujours plus de joie et de plaisir que ces cérémonies macabres qu'on joue chaque dimanche dans nos campagnes –avec les belles familles au premier rang comme à l'île d'Ouessant un été (la hiérarchie des bancs de la paroisse distribuée selon les revenus, femmes à gauche, mâles à droite, et tout ce pitre monde à gorges déployée appelant la pitié du christ (qui, remarquez bien, n'a pas que ça à foutre lui). . . le royaume est tout autour de nous et en dedans de toi aurait dit jésus (prononcez : « jaiiiseussss ») à Thomas (le seul accrédité si l'on en croit..). ça me va, ça me va mieux, je peux comprendre cela ===

**toi**

chaque soir est une longue soirée d'hiver // j'avais juré de plus boire // juré à qui ? juré pourquoi ? // on peut jurer devant les dieux ou la littérature ou son amour — disons que ce soir j'ai mis une baffe aux dieux (pas la première fois on s'en remet).. pour me sauver je te parle mon amour. Je te parle comme un chien fou (et pour la folie on s'y connaît nous autres n'est-ce pas ? c'est un peu la seule chose qu'on sache vraiment ? la limite de toutes choses là où tout devient imprévisible et intenable ?) Je t'invoque ici (bas) – parce que tu peut être invoquée n'est-ce pas comme en Brocéliande on invoquait les fées (tu sais la porte qui conduit vers l'autre monde)) le pire : ne suis pas sur d'y croire non plus ! alors je dis : tu es la fille perdue de Dersou Ouzala – le chasseur d'Ours en orient – tu es la fille des invasions barbares (et je m'y entends dans ce domaine étant moi-même d'un certain point de vue une invasion barbare) –hungarian (sais tu que j'avais (jeunot) acheté une carte du pays de Hongrie (afin d'y marcher un peu et de s'y perdre !! déjà !! se perdre !! j'aimerais tant que cette obsession me quitte par amour pour toi !) et la fille des rizières et des jonques aussi ! et tout ce fatras sous ton épaule – ah j'aime plus que tout les gens qui ont de la souffrance à revendre - ceux qui sentent et jouissent et aiment la vie // parce qu'on aime la vie // miraculeusement plus que tout être au monde ((raison pour laquelle on est amoureux et notre amour infini et inépuisable)) ce que je donne et ce que tu donnes c'est de la vie brute. chaque parole de toi chaque yeux entr'aperçus me revivifient // et parlent pas du reste (la peau, le sexe, le ventre où se perdre) me donnerait presque des envies d'enfantement, de naissance, d'œuvre !! Tu sais si je bois à nouveau, c'est pour te rendre hommage ma douce (parce que je ne sais faire que ça au fond)!!!!!!!!!!!! et si l'on prend au sérieux ce que disent les gens de bien –alors on a tant besoin d'amour (d'abord et avant tout) en ce bas monde et c'est ainsi qu'on bâtit une vie –qu'importe sa durée (thomas n'a pas dit mais je le dit : il reconnaîtra les siens !)

7 °

7 degrés  
j'aime ce froid qui vient ça vous fait une espèce de buée quand  
on //respire//  
et [je] respire (ou du moins pour mieux dire :  
ça respire)  
dimanche donc, ou bien (samedi ??)  
la ville est grise et semble avoir perdu tous ses habitants  
– ça me va notez le bien  
je ne suis pas venu *ici* pour rencontrer  
mais pour mourir (un peu ?)  
on a cet espèce de passif - la vie vécue- avec lequel on fait avec  
L'autre jour on a rencontré un berger avec ses chèvres et deux  
chiens  
ces chiens qui savent tout  
et je rencontre bien des gens qui font avec apparemment  
(pourquoi « apparemment » ? se peut-il que nous soyons au fond  
si différents ?  
dans nos manières d'appréhender les choses qui surviennent)  
là je suis censé écrire un livre  
\_la vérité  
(ppffffffffffffff)  
c'est que je n'écris rien  
(de toutes façons je ne sais écrire que dans les tréfonds  
avec plusieurs degrés dans le sang  
- pas le seul merci, métier d'alcooolique  
j'essaie de m'habituer à ce //métier//  
(pour faire plaisir aux /gens/  
pourquoi suis-je à ce point humain que ça m'importe  
de faire plaisir aux gens de pas déranger  
quand je suis un dérangeant au bout du compte ?  
)  
)  
là, maintenant :  
regarder la télévision  
et puis rester allongé le plus longtemps qu'on pourra  
(pas si simple finalement quoique..  
si je me laissais vraiment aller..)

## **redescendre**

J'aime l'automne quand toute chose pourrit avec vaillance [sauf mon amour ! / ah ! qu'est-ce qui reste à part ça l'amour hein ?]. L'autre soir ((la nuit tombait tranquillement sur le puy griou. . . j'avais un conciliabule avec trois chevaux – une mère et ses petits [comment voulez-vous vivre après ça ?] tant de sauvagerie humm.. le museau dans les bruyères et les myrtilles (quoiqu'à la fin septembre, les myrtilles..) et moi je suis dans une jouissance continuelle – par exemple il aurait été raisonnable de rentrer à son coucher avant que l'obscurité s'avance {au lieu des narines et des yeux grands ouverts s'efforçant à retrouver les marques du chemin.. bah. je m'en suis sorti.. au moins cette impression d'exister (et puis s'il avait fallu passer la nuit dehors, pourquoi pas ? j'ai fait bien pire [[me souviens ce 28 février 1989, dans les bois par zéro degré au large de st- léonard du noblat -ai fini dans l'encablure d'une église (après avoir volé les journaux du petit matin, et glissé 6 épaisseurs contre la poitrine) puis à la gare, allongé sur [le] banc (toute petite gare que st- léonard) – les travailleurs s'évertuant dans l'attente du corbillard des travailleurs qui va à Limoges – Le limousin m'a toujours plongé dans des souffrances terribles (trop de forêts peut-être ?)) l'autre soir donc : cette sérénité cosmique. Rester là accroupi les yeux clos, le bâton tenu avec tendresse, les cris des corbeaux et le hénissement des chevaux. Il y a de la rocaille là haut à puy griou, pas facile d'y grimper, encore moins d'en descendre. Ma psychanalyste dit : faut que vous soyez vide pour être plein (!) [Maître Eckhart, vous salue bien bas] – ça vous replonge des années en arrière, dans ces jouissances de si peu, et du tout (paradoxalement). je jouis du tout [voilà le vrai mysticisme : le royaume est en toi et tout autour de toi disait Thomas] Alors ? redescendre ? Oui redescendre – parce que tu es là – et tou(s)(t) ce que j'aime aussi // cette plénitude de l'amour : tant de beauté à n'en savoir que faire, tant de bonheur (bah : plaisir de bigots!!), et c'est pas ainsi qu'il faudrait vivre ! alors oui : si l'on doit suer à la sueur de son front pour suer à la sueur de son front – mais je veux juste une vie paisible moi ! [qui suis bien fatigué]

## **surdoué**

alors prenons les choses dans l'ordre : J'ai donc été surdoué (bien ça m'aurait fait surement plaisir de le savoir -quoique je le savais bien sur – rien qu'à sentir mes co-scolarisés vivre ((avec leurs billes puis leurs motobylettes et leurs voitures [est-ce donc à ceci que se résume la vie d'un homme : qu'auras-tu vraiment aimé sinon l'automobile? // va construire une polis avec ça!! – on comprend Platon et les eugénistes (oops)// )) j'ai donc été surdoué et prétentieux (ne le suis-je pas aujourd'hui encore? ça ne vous gêne pas que j'écrive là?) : doué pour l'écriture et pour l'amour, sachant marcher de mes deux pattes à dix mois, sachant causer de vraies phrases (je veux dire au delà du registre habituellement scatologique de mes co-pré-scolarisés) vers l'âge de deux ans, enfin, dictant à madame Cascara (dont j'étais amoureux, une grande brune comme un cheval si je m'en souviens -comme ma mère en somme!! ha ha)!! écrire un mot sur le transfert de l'enfant vers son institutrice!! mes premiers poèmes (j'avais déjà ça dans le sang – comment s'étonner après de leur haine {ces jean-michel, ces thierry} qui jouissaient de me noyer à la piscine [les ait revu un jour ces petits geigneux, à genoux dans la terre, remuant la terre – moi j'allais à mes cours à l'université – eux travaillaient la terre (pour le bien-être jardinesque des populations estudiantines) : me reconnurent et presque à genoux : « V. »(et moi : ) « jean-michel, thierry??? »et cette condescendance de serf devant son maître. . . bah même pas le début d'un arrière-goût de vengeance. Suis plus méchant que vous. Ai baisé plus que vous. Ai voyagé plus que vous. et de voir vos petites tronches (et me souviens le jour où ils m'ont déculotté devant tout le monde dans la salle de classe // l'enfer// et le jour où m'ont collé la bouche contre la bouche de Nathalie P. (ce qui m'arrangeait bien nourrissant pour elle une sévère passion, tout comme pour Virginie C. [qui finirent probablement coiffeuses ayant redoublé leur CM2 – y'a pas de justice en ce bas monde!!] bah surdoué peut-être (si c'est : ne pas en foutre un ramée et réussir quand même), doué d'amour surement : et salut kerstin (la petite allemande aux décalcomanies //te souviens-tu qu'on causait pas ni moi un mot d'allemand ni toi un mot de français et qu'on s'embrassait quand même (ta mère a même dit à la fin à ma propre mère : « votre fils est un casanova »), et salut karine! tu te souviens quand on était allé se baigner, et tu savais que je regardais quand tu t'étais déshabillée, et tu savais que j'en jouissais, on avait à peine onze ans, on savait déjà! et comment tu avais pleuré le jour du départ // et salut à toi sandrine – ah ça les faisait rager ces pauvres types avec leurs rêves de mobyettes que moi (l'intellectuel le prétentieux le surdoué) j'embrasse à corps perdu, je me perde chaque nuit dans mes rêves près d'une amoureuse, ça les faisait rager, on avait douze ans je crois, je connaissais déjà le bonheur absolu de se perdre dans les cheveux d'une femme, et sentir ses fesses contre mes mains. Surdoué, oui sans doute..

**on en est là**

plus un centime. régression sociale absolue. Et plus ça va moins les gens vous comprennent, embarqués bon gré mal gré dans la puissance discursive des gens de bien (ceux qui ne veulent que votre bien vous comprenez ? les catholiques ou les assimilés.. on n'a pas gardé grand chose du catholicisme depuis sa mort sauf le pire). J'entends les voix du ça comme dirait l'autre. Faudrait faire une croix sur ses propres pensées. // mais comment ? // Objectivement (l'objectivité étant déterminé par le système des croyances sociales en vigueur - ce sur quoi repose l'existence même de la société—) objectivement [*donc*], suis considéré comme : schizoïde (avec tendances schizophrènes), paranoïaques (peux pas trop le cacher là), dépressif (mouiii, faudrait me voir dans les montagnes, là j'ai la pleine santé de Nietzsche [et qui m'aime me suive hé hé]). Pourquoi cherchent-t-*[ils]* à me contrôler et me vérifier continuellement ? N'ont-ils rien d'autre à faire ? (par exemple : le terrorisme, les tremblements de terre, les typhons ?) Ou peut-être me leurré-je ? (humm, évitons les coquetteries grammaticales). Je suis conscient d'être globalement difficile à suivre (c'est que je ne fais aucun effort -je demande à l'autre de faire un effort {who loves me follow me}). Je m'imagine parfois avec un costume une cravate une belle chemise déblatérant [*la même chose*].. sûr qu'on prendrait garde alors!)

**october**

alors : : l'alcool toujours – l'aliment d'extases peu mystiques. Comme il m'a été conseillé //2 zolofts par jour// et *de fait* : l'existence s'écoule tranquillement, tel un charmant chemin de croix ((premier effet : regarder la télévision [on devrait le prescrire aussi ça : quelques heures de télévision et vous voilà prostré comme un chameau dormant dans le désert] et aussi : le rien le grand vide (appartement propre à force de frotter comme ces mémés sous Prozac) Les neurones s'inactivent voilà.)) Alors ou bien accepter cela ((des neurones inactifs, juste ce qu'il faut –capteurs de nicotine et de caféine et l'alcool) et puis aussi grossir un peu)) ou bien refuser [et se lancer à perdre corps et plus dans la débauche infinissante] au bout du compte, rafistoler ce qu'on peut.

### **batailles contre les moulins**

alors ce qui serait stupide aujourd'hui que commencent à germer les talents semés // et n'en doutons qu'il y en eut mine de rien // c'est de n'en avoir que faire – trop occupé à se débattre (!! par exemple 1° comment cesser de boire? 2° comment sortir dans la rue sans trembler? 3° comment ne plus rêver?!!) Lundi 5 octobre : promenade mystique au château des Gardes (en ruines comme de bien entendu [et quelle idée de construire un château ici! c'est plus d'efforts qu'une cabane on le sait, et pour quels ennemis? Quel bandit stupide aurait l'idée barbare de sévir par ici? – je veux dire : au nord de Malzieu Ville, sur les contreforts sud-ouest du Mont Mouchet, près d'Albepierre sainte Marie (à l'Église fort jolie dotée de modillons assez coquins) – et pourtant). Nu surplombant un vide conséquent, couché sur de vieilles pierres ombragées d'un pin fiérot. Nous sommes des œuvres d'art si l'on veut bien se donner un peu de peine. Et l'on peut mener sa vie ainsi (enfin : de manière provisoire et pour un temps donné. . . mais combien de temps? . . .)

### écoulement du temps

peu à peu tu vois la bouteille dont le niveau descend [et c'est peu dire que cela t'inquiète!! o oui!] va falloir songer à doubler la dose!!!! — déjà je la reluque depuis 16 heures cet après midi (ai commencé de lui faire sa fête à 22h15 précises). Bientôt : faudra songer à s'en procurer une deuxième pour la route \*\*est-ce ainsi qu'on devient //le mot qui laisse songeur// « alcoolique »? \*\* (serais pas le premier bon an mal an). Sait plus trop à qui m'adresser dans ce cas de figure. Enlever le tee shirt, le ré-enfiler //plus trop savoir s'il fait cho ou froa// Carlo Emilio Gadda (*la connaissance de la douleur*) —nos vies prennent un tour tragique du moment qu'on les narre [sinon : juste bonnes à orner les brèves du quartier dans la Montagne (quotidien cantalou si vous l'ignorez), et quand je dis tragique : oui, c'est le final connu d'avance (et tellement pré-conçu que ça en devient obscène // se peut-il qu'on ait du génie nous autres les gars de peu de rien avec nos facondes risibles et nos gueules de déments endimanchés?// ] gérez le paradoxe, se circonvolure dans nos fleuves torrentueux (inventer des vocables aussi : ça coûte rien et ça paye pas non plus... faudrait avoir été (Joyce??) pour en tirer ne serait-ce qu'une pincée de gloire. Et n'empêche que je suis fou (à ma manière comme chaque fou l'est : à sa manière) : on détruit pas les choses on produit pas du discontinu [dans cet univers de continuité malsaine] sans payer un jour ou l'autre le prix de ses méfaits..... les paye déjà merci.

### le grand bonheur

mon grand bonheur est : 1° indicible (par là veux-je dire pas possible d'en émerger narration quelconque – à part des chants de griots peut-être?) 2° tragique (en ce qu'il me conduit *acoupsur* au nirvana, des détraqués –suis pas prêt de payer un loyer à la sueur de mes couilles en m'agitant ainsi) 3° impossible (sur le long terme j'entends – les jouissances durent le temps d'un râle c'est bien connu déjà les gars d'Agrigente sous leur portique, et d'autres, les brahmanes et les contempteurs du monde –salut à toi Pierre de la Selle!– l'avaient saisi [de fait nul ne peut comprendre la douleur du jouir que celui qui s'interdit par principe de jouir – aujourd'hui on jouit trop (et moi je m'efforce comme un damné sauvé des flammes à réapprendre à jouir. . . pas aisé non pas aisé)]. Quel est ce grand bonheur ? (tout le monde s'en branle je sais, qu'importe puisqu'il m'importe et qu'importe d'écrire même – puisque cela me vient!). oooo la steppe au dessus de Dienne (Cantal) : à l'ouest le tétou de vénus, au sud les contreforts du pic de l'aigle au nord les étendues saupoudrées de vaches aux cornes fières du plateau du limon et par là bas vers l'est (là où j'ai mon logis) la planèze avec ses prairies de pauvre culture. J'y suis : herbes rases, vent qui insiste, mon corps est parfait sous le ciel brut. Hummmmmmm. . . . . je pourrais finir là je pourrais ? Et pourquoi encore encore descendre au crépuscule ? pourquoi ? J'ai le cœur qui bat vraiment, les pores de la peau vraiment (ouvert comme jamais) le sexe à l'air libre comme le cul des vaches (et dieu sait qu'on y voit des vaches par ici, et des taureaux aussi – mais là je me fais mon fier [faut pas comparer quand même]), et se lover dans l'infinité du monde!!! pourquoi moi (machin qu'importe mon patronyme) ne devrais-je pas une fois au moins goûter aux perditions des haut plateaux d'ouzbékistan (me contente de ces plateaux là ce qui n'est déjà pas rien). Pourquoi me fallut-il être pôvre, avec juste un bagage de mots (à se lyncher soi-même!) ? porque ?

### **l'erreur de la perception**

j'aime ce bâton qui n'est pas tout droit. !! idéal pour, la marche - rythme parfaitement les pas - épouse la terre ou le sable avec douceur - fait fuir les vipères et couleuvres braquemarts ( :)!! d'un autre côté ne suis pas moi-même pas tout droit ? plein de déviations ? Ainsi ne suis pas longtemps les sentiers tracés sur les cartes [préfère à travers bois, en jettant l'œil au soleil, il est dix-sept heures, on est à l'automne et c'est donc à l'ouest ou peu s'en faut : aime cette orientation de si peu ((et si je pouvais les champs magnétiques et les règles de la lune comme le font les oiseaux, guidés par les menstruations du ciel!)) //ainsi sommes-nous : // errants à la surface de la terre, arpentant des terres qui n'appartiendront jamais [combien je hais les stupides propriétaires terriens avec leurs villas et leurs barbelés et leurs miradors], échangeant nos atomes sans trop compter == pourquoi faudrait-il encore et toujours compter ? peuple de comptables!! peuple de propriétaires!! peuple de rentables!! ah qu'est-ce qu'on s'ennuie sous nos tropiques : si peu d' [amour] si peu d' [affection] et une absence complète du sens de la gratuité ((qui comme chacun sait veut aussi dire libre))

qui t'en voudrait à proprement parler ? qui t'envierait à ce point ? Pas de dénonciation. [rien à dénoncer] – se battre contre les moulins (juste : changer de moulins de temps à autres question d'éviter l'ennui). L'autre matin, ma psy : « *Avez-vous peur de vous ennuyer ?* » « *?????* » « *si vous buvez c'est que vous avez peur de vous ennuyer ?* » [je réfute la question d'un geste et marmonnage] == mais après tout ? peut-être au fond ? (alors Cioran et ses amis dans le septième cercle de l'enfer entament une gigue élaborée). soit. peut-être. peut-être que j'essaie de donner de l'importance et du sens pour motiver un peu la bête. peut-être m'acharnai-je à des lendemains (peut-être) afin de croire suffisamment pour repousser le spectre de l'ennui. == je lui réponds (stupidement mais bravache) : « j'ai toujours un truc à faire, j'arrête pas » \_\_\_\_\_ soyons honnête (ce qui n'est pas simple quand on est à soi-même son plus fidèle ennemi) : peut-être bien que oui. peut-être j'y crois un peu pour faire plaisir, à ma manière – après défendre des causes, s'établir sur des principes, être celui sur qui l'on peut compter. ma concession à la vie en quelque sorte.

quatre heures durant -les yeux dans l'humus- je photographie des champignons que je ne connais pas [ne pas en ramasser : pas détruire). Puis, sous la pénombre d'arbrisseaux près de la mare aux libellules : s'étaler un peu, quelques minutes, le dos reposé le long d'un jeune hêtre. Penser à rien. Machinalement caresser les feuilles et le reste qui se décompose [le terreau des bolets, girolles et chanterelles]. Laisser vivre, laisser être. S'imposent l'innocence jouissive de cette vie-là - et ses perspectives accablantes. Pourrais dormir ailleurs et pourquoi pas ici? Et s'y installer en attendant l'hiver. Paraît que la Margeride se couvre d'une fine veste de neige en décembre (revenir là). Je me fixe des buts qui s'évanouissent si aisément dans l'eau claire. Voudrait pouvoir ne fixer aucun but (simplement être).

### **le grand œuvre**

quand on largue son œuvre au monde //c'est mon cas// on donne un peu de soi-même. Alors faut pas attendre quoi que ce soit – pas dit que je réponde à tes attentes, que je parle la langue qu'il te faut là maintenant — et c'est tellement triste et serais tout aussi mal du succès ou de l'opprobre. [voudrais admettre que je m'en fous. . . . .fadaises. . . . . certes l'hirondelle entrée par mégarde dans mon logis ce tantôt s'en fout d'être ridicule à frapper dans les murs avec son corps ovale et tout petit (même que j'ai retrouvé deux plumes après l'escapade). suis pas tout à fait encore une hirondelle!!]

aujourd'hui c'est le dimanche et je me dis en allant chercher des cigarettes à vingt minutes d'ici, qu'importe ce que les parisiens ou les berlinois penseront de mon œuvre (mes affres souterraines émergées au grand diurne – notes s'égrenant comme autant de souffrances et joies). je suis là, la fenêtre de l'auto grande ouverte et c'est l'automne je crois bien [regarde mon amour comment ça rougit à ton passage – évidemment stupide et accablant d'écrire l'automne, tant de fois écrit [et si peu d'un côté] // qui dira que c'est de la pourriture que naît la vie, et qu'autant qu'on est on ne vaut que parce qu'on pourrit, pas plus que feuilles mortes promises à l'humus – fait moi rire avec tes muscles entretenus et la jeunesse maintenue par les crèmes anti-rides! rien n'évite la pourriture! et tu le sens ton cerveau comme il pourrit mon beau? ]

encore tant de beautés pourtant

dans la pourriture justement.

### **éloge de la bouse**

parce que si l'on y pense c'est des années de fermentation secrète de doucereuses certitudes de plantes effacées d'un coup de langues [et pour une langue, c'est de la langue , rêcheuse, granuleuse, de la sorte on accroche toute disparité, et dévore]. Ais-je jamais dit qu'elles sont mes meilleures compagnes, les bouses, marquant le chemin sans paresse, Ah machées remachées et le grand cul des vaches offert au soleil d'automne,!! mes belles grâce vous soit rendu vous connaissez le ferment de la vie!!

**je ferais un vers de pur rien**

merci à toi guillaume IX d'Aquitaine d'avoir ainsi déterminé le cours de la poésie - ce flirt avec le néant [ le grand néant, pas celui des travailleurs d'aujourd'hui, gobés par le travail justement et ses corollaires : la télévision, le tiercé, la joie de vivre ] ce que le maître des cartes après toi avait exploré, et le dernier des grecs (damascius - qui s'en souvient ?) avait éprouvé. Pour ce qui est de l'existence, on ferait bien de s'en méfier -je veux dire des discours en vogue, sur le désir qu'on est censé avoir, et le plaisir qu'on pourrait tirer d'une vie de labeur!! programme pour les crétins!! moi voilà je suis : comme l'huître peu soucieux de l'existence et désenchanté du sens ((m'y employant pourtant je l'avoue, jouant le jeu des rationnels, juste : comme un jeu : qu'on sait jouer)) dimanche et lundi deux jours de pluies. . . l'autre soir deux hirondelles en une fois sont entrées par la fenêtre [en ai saisi une dans la main, caressé, dis des mots tendres et lancé à travers le ciel]. . . . . Le problème fatal de l'existence est d'admettre que nous ne sommes pas mieux lotis qu'elles (les hirondelles), entrant dans des logis par inadvertance, nous heurtant aux murs de nos maisons, toujours cherchant un sens - quand elles se contentent d'une direction. [de quoi je me plains j'ai trouvé l'endroit où être -- un cimetière à ma façon --] mardi : même topo, la pluie, et ces efforts malgré tout parce qu'il doit rester quelque chose de valable (suffit de le nommer?)

**perdition**

mon amour : : vois-tu que je me perds dans cette accumulation de [liquides][fumées] – tout se délète le sommeil le désir la vue la respiration même!! manquerait plus que je sois malade : et pourtant ça me court après fais ce qu'il faut pour!! Plus je connais le monde et les tréfonds de l'existence, plus ça me ronge - et c'est comme ce secret oublié de l'enfance qui vous dévore de l'intérieur avec les années – mais impossible de mettre le nez dessus non impossible – J'aimerais avoir un avenir, quelque'espace avec des meubles et un décor tout entier pour me projeter (je vois même nos enfants c'est dire!) et je ne vois rien malgré tout [ou du moins ces perspectives sont entachées de brumes (comme les rêves) et suis pas sûr que ces rêves là me réveillent pas en sursaut [pour dormir en ce moment faudrait pas rêver]

**alcool and pains**

Encore un soir, et le soir tombe de plus en plus tôt, et bientôt ce sera peut-être le matin qui sait ? [bien que du matin : pas vu le moindre bout d'aube depuis des lustres] – croyais être plus fort – que nenni. Boire vous dévore un tiers de l'existence - et faudrait pas que ça dévore plus. Alors voici que la vie de nouveau se défile et l'horizon devient aussi vaste que la vitre collé sous le nez. Pas la rosée du matin non du tout mais la rosée du soir [se peut-il qu'on soit si faible avec tous nos concepts et notre goût si spécial pour la vie – pas de quoi se tenir droit !!]

**just before the snow**

Donc, il y aura bientôt de la neige [dans moins d'un mois *dixit* : 1° la tenancière du café du centre, avec la pluie qui tombe (bien glaciale s'insinuant sous les chemises et dans les pantalons), bah c'est affaire de trois semaines au plus et 2° le gérant du Petit Casino, trente centimètres au moins - on est à 800 mètres comprenez-vous?]. A moi donc les grandes étendues saupoudrées de blanc! [deux trois journées pas faciles dans l'année, concède la tenancière (1°), mais le reste compense - le reste : un été indien comme on en vit qu'ici, une beauté tangible même et surtout quand la ville est soumise aux tempêtes : la tourmente disaient les anciens \*hommage à ceux qui se perdirent dans la tourmente en Margeride, errant jusqu'à la mort gelée, assommés de froid de grèles et ces loups d'autrefois qu'rodaient (sans compter la bête qu'on n'a pas oubliée ici, que nenni!)\*] En attendant, me tient au chaud, fait des provisions de graisse pour l'hiver comme tout animal intelligent.

### **explorer**

nous autres explorateurs –voici les premiers contreforts des rochers d’Eulela, au pied desquels une vallée se dessine //jamais fréquentée par aucun homme (occidental), avec un chapeau et de grosses chaussures de marche// la vallée perdue : et regarde cette sauvagerie!! voici un crâne qu’on découvre au creux d’un tronc meurtri par la foudre [des hommes l’ont dissimulé ici et firent de cette écorce humide l’ornement d’une sépulture] un village pas loin – quelques huttes et des femmes aux cheveux gras. J’adore cet attribut pelvien que les hommes arborent avec fierté (l’identité)... j’aimerais cette sorte de coque en bambou glissée autour du sexe et remontant jusqu’à la poitrine avec les peintures d’usage. . . faudrait essayer tiens?! mais alors seul (dans la montagne on peut « aisément »être seul) – de la présence humaine comme dirait houellebecq!! bah partout des hommes!! mais ceux là plus beaux bien que moins policés!! on descendra dans la vallée donc, avec force caméra et porteurs mallawa (lesquels se contenteront d’un couteau et d’un ballon en plastique - pourra toujours servir (et puis faut bien reconnaître qu’un homme blanc ici!)) – nous autres explorateurs!! et l’autre découvrant le Tibet (comment les gens puent dit-il, et la neige jusqu’à la poitrine et les mules qui n’avancent guère) – je suis à la recherche de ma vallée perdue - qu’importe l’Uzbekistan ou le cantal -ça me rend fou cette recherche du lieu, du pays- la dépression c’est la diaspora intérieure -sauf que : nul livre d’histoire n’en dira le traître mot.

### **alcoolisme**

L'existence s'organise en tranches (épaisses) –selon les jours où je lutte et ceux où je ne lutte pas. Ma vie est étrange sans nul doute. J'ai le privilège insigne de pouvoir tout à la fois m'adonner à la transformation du monde (et je sais que ce pouvoir m'a été donné de changer les choses et les gens d'ouvrir des mondes et d'aveugler les aveugles je le sais) et de m'autodétruire à loisir sans craindre les conséquences. L'alcool donc : m'inspire et : m'annihile. (on croirait lire quelque brochure de propagande d'une congrégation d'alcoolique – remarquez m'en moque pas trop – pourrait y faire un tour un de ces jours chez mes frères et sœurs anonymes. Hier pas bu (pas un goutte). mais j'ai tenu sachant qu'au lendemain les boutiques étant ouvertes (car c'est lundi) et je pourrais boire à nouveau. Ainsi je me joue des tours (c'est une occupation comme une autre) : à 19h00, heure de fermeture, je me cache en mon logis : et hop ! il est trop tard pour le vin car les commerçants de ce pays ferment leur boutique à la tombée du jour ! (si : c'est pas l'Espagne ici [ai passé trois semaines en Espagne, trois semaines à boire (et à aimer aussi)] quand tu y penses connard : ta vie fut quand même une belle vie bien sauvage : t'as laissé l'espace pour le sentiment et la furie non ? t'as lâché les chevaux (et la purée comme elles disent). Bon.. Suis fait pour l'amour et la passion c'est sur (romantique à poil on pourrait dire).

**the world is bigger than you think**

Il y a des gens qui ont tellement d'argent que ça leur coûte plus cher de manger chez eux à cause des domestiques plutôt que de manger au restaurant -dut-ce un établissement de luxe, avec des maîtres d'hôtels et foies gras et canards- il y a des gens dont le bonheur ultime la jouissance consiste à nettoyer leur automobile -et vois-tu comment ils y mettent du cœur, et tondre le gazon aussi, parce que c'est prendre soin du peu que l'on a – et tu vois : on pourra toujours pavoiser devant ceux là nous qui n'avons rien, n'empêche, zont trimé dur pour l'automobile et la jardin zont refoulé tant de choses qui font mal (comme les pensées malsaines) et puis, c'est une bonne chose non de prendre soin de ce qu'on aime /////////////// alors tous ces intellectu-e-l-s avec leurs anicroches à la vie!! savent pas ce que c'est que d'entretenir un jardin!! : de renoncer!! comme un petit enfant qui vous tombe dessus et après, faut faire avec, faut toujours faire avec, le jardin, les mômes les voitures [sur le papier ça l'air avait joli et excitant – tu sras zun homme mon fils – et puis vois-tu comment jme traîne maintenant : : : : : mon amour désolé de t'avoir fait ça (veux dire : la vie, les trucs de la vie comme ils disent tu vois quand je rentrais le soir après le travail sans causer || tu me causais pas non plus soit dit en passant || alors si personne fait un effort hein? on sait bien ce qui adviendra, les rêves de meurtres le soir dans le lit chaud sous les couvertures quand tu peux plus baiser m'en fous j'ai la caisse et les nénuphars (veux dire les enfants) et ma bouteille de rouge/rosé/blanc enfin : les 3 (pour le souper) cependant : : : : : faudrait pas trop penser hein? parce que si l'on commence à penser alors ça pourrait faire du grabuge tu crois pas??????

### **déconstructivisme**

alors quand j'aime je détruis : : détruis avec mes dents, ma gueule et ma bouche!! faut pas me chercher dans ces moments là : : pourrait tuer des gens,, des fois quand [je][il] se lève l'après midi (on se lève l'après midi c'est bien ça?? le matin y'a rien à voir, les gens s'échauffent, moi, me faut à peine dix minutes pour être cho, du coup je gagne la matinée tout compte fait] des fois l'après midi, pourrais sortir avec mon MP42, et carnager tout ce minable. En même temps ce qui me retient c'est : rien contre eux finalement ces gens, font ce qu'ils peuvent [comme toi comme moi comme nous tous] : : : : : faire ce qu'on peut , avec nos orties plantées d'entrée dans le crâne, et maman et papa qu'avaient pas su trop aimé (avaient pas lu le bon livre sans doute, bien qu'ils aient lu Laurence Pernoud forcément [putain de Dieu (shit) me fait penser qu'à la maison : l'encyclopédie France Loisirs et c'était bien tout ((parfois j'ai l'impression d'être né dans un Pialat, tu vois les pantalons ridicules et la gueule de manouche ((( on pouvait bien les prendre de haut les manouches dans les années 80 bah!! zavaient simplement gardé la mode d'avant, vu qu'ils prenaient leurs fringues à la foire d'emmaus (ben : sais-tu que c'était notre couturier emmaus? pendant des ans, j'ai arpenté leurs couloirs de fringues vendus au kg : facile de passer pour un dandy barré quand t'es pauvre, on s'habillait là avec mon frère (déjà : fallait payer l'appart, l'alcool, le shit, la coke. . . . . restait pas grand chose pour s'habiller tu comprendo??) me souviens ces robes de pauvres et ces vestes déchirées ou rapiécées [au coude] – à l'époque (1986-1991) les passants me donnaient la pièce dans la rue (sans que j'ai rien demandé remarque bien). bah être pôvre c'est une école comme une autre, comme être riche, comme être avec son automobile et ses mômes. (va bosser chez Michelin, crève d'un cancer des couilles professionnels à 40 – esta la vista : ça ou autre chose finalement)

### Pierre Loti

pas un mec, non, pas le mec, une cité (me souviens la fille avec ses dents inégales, l'incisive droite dépassant de 2 cm l'incisive gauche et le noir des prémolaires – j'ai sacrifié mes : : dents : : pour élever mes enfants) : nid pour assistante sociale (encore un métier de pauvre pour les plus pauvres) — tu revois le mur (j'ai personne à qui dire tu là, tant pis, je dis tu ça aide de se sentir moins seul dans ce « *souvenir* » ) ??????? On avait (déjà) (bien avant les rappeurs et les autres) taggé le mur : avec des gros mots et des erreurs d'orthographe – faut dire que la plupart allaient à l'école heu . . . disons.. eu. trois mois par an [à cause des voyages tu comprends, quand t'es né forain la famille voyage et faut suivre tant pis pour les copains et de toutes façons y'a pas de copains (à cause de la crasse tu comprends ? pas la crasse sur la peau, l'espère de crasse protectrice à cause du froid et des intempéries non : mais la crasse du voyage, parce que quand on voyage on prend l'air de toutes parts, et forcément ça épaissit la peau, ça fait des histoires (et la peau en garde traces tu peux comprendre ça ?). C'était les manouches (pour nous, blancs, hispaniques, portos : ) les arabes si tu veux (j'essaie de traduire). Me souviens plus tard de Noëlla. Elle était belle comme le feu (promettait beaucoup). Bah . . . le papou l'a calmé avec ses airs de : : j'irais dans le monde moi, j'épouserai un gadgé, pas le cousin promis. *et* c'est ainsi : à part dans tes rêves, les filles pauvres épousent pas les médecins (et après, tout ça se reproduit : les médecins avec les médecins, les profs avec les profs, les artistes avec les artistes et les pauvres avec les pauvres).. Tu peux comprendre pourquoi : envie de : tuer des gens : parfois l'après midi (peux même plus en dormir parfois, me lève au cœur de la nuit pour pleurer, voudrais être un . . . singe ?)

### **le quartier**

je connais ce quartier oui au début on n'habitait pas là là où je suis né me souviens plus me souviens plus de grand chose à part du gris marron de l'ennui du médiocre ennui puis on a grimpé dans la tour et on a vécu là à côté de chez madame déé (connais plus l'orthographe mais on disait comme ça) déé étrange comme nom veuve sans doute puis la cité américaine à côté de la piscine j'aimerais bien donner plus de détails mais je sais pas me souviens plus j'ai oublié c'était une rue avec un nom d'oiseau : chardonnerets, le numéro 5 ou 6 peut-être j'avais un « copain » mais pas vraiment un copain en fait j'avais pas vraiment de copain, me faisaient juste l'aumône d'un goûter l'après midi, dont le père était commissaire (à ce qu'il disait). La cité américaine : des maisons de plain pied sans étage (pléonasme certes mais ça vaut la peine d'insister), construites pour accueillir les libérateurs. bah qu'importait à l'époque c'était chez nous sans doute, chez nous les pauvres // // // // j'aimerais bien me souvenir, te raconter des histoires de ce temps là, je pleure parce que je ne me souviens de rien, même pas ma chambre, quelle était la couleur des murs ? est-ce que je dormais avec un de mes frères ? où est-ce que je faisais mes devoirs ? me souviens de rien . . . pathétique effort encore pour remettre du souvenir sur tout ça (je joue à : rappelle-toi mon enfance, mais je n'ai rien à me rappeler moi, ce que je sais, je l'ai su après bien après : : ainsi tu peux comprendre pourquoi je suis malheureux aujourd'hui, parce que sans enfance c'est pas facile, c'est pas facile de se situer de se dire, de se penser.)

alors oui je sais que je vais mourir : : c'est triste quand je pense à toi mon amour mais je sais que je vais mourir parce qu'il y a trop de souffrances là dedans dans ce crâne et dans ces peaux et je sais que je tiendrais pas longtemps j'ai trop de douleur et je m'en fous que l'heure soit à la littérature des douleurs – parce que toute douleur a sa place et même si on la refoule, elle prend sa place, pose ses affaires, s'installe pour le diner du soir, pose ses gros bagages de mille lieux, ah vraiment, j'aurais tant aimé que les choses soient différentes, t'aimer différemment, être le sel de la vie, le jouir sans encombres : et puis voilà, on devient si vieux, l'histoire s'avance comme un grand manteau gris.

saint-pourçain tradition du centre de la France (je cite).. leur délicatesse, leur fraîcheur et leur jeunesse conviennent parfaitement au tempérament féminin. [alors là! jeunesse, délicatesse et fraîcheur : les vieilles rombières vont pouvoir se gausser! soupeser leurs poitrines lâches en ruminant un autre âge : : celui des princes charmants sans doute, sur leurs mobylettes, avec leurs grotesques farces prétendument séductives!! [[séduirait une vache tout au plus]]... N'empêche : fière compagnonne pour la nuit qui vient : et ça fraîchit dans les chaumières savez-vous ((scuzez je découvre l'hiver, pas l'hiver des plaines mais celui des hauteurs -quand la tourmente s'abat sur la steppe et rend les promeneurs égarés fous)).. quatre mois dans le cantal et me sent déjà des ré-actions de M. Jouhandeau (lequel sévissait pas très loin à vrai dire).

des américains lus aujourd'hui et hier : : David Payne dans le journal et Moby : : quitter l'Amérique [GWB vient d'être (brillamment) réélu] : souhaitent prendre exil (comme autrefois d'autres -écrivains et peintres et musiciens de Russie). . . . . mais c'est toujours la même histoire n'est-ce pas ? Choisir la [France] pour terre d'exil ! Pourrait vous montrer à quel point globalement nous ne sommes pas peu pires ! et combien ce nous ne signifie rien pour moi : : parce que je connais bien des gens qui se sodomiseraient eux-mêmes de joie devant votre Georges, et pas bien loin, dans ma rue peut-être et la boulangerie le bureau de tabac le café du coin j'en connais plein des comme ça ! vais vous décevoir chers amis d'outre atlantique : mais chez *nous* aussi 50% de connards et de connasses et là -suis bien en deçà de la vérité- des qui préféreraient leur auto à leur femme et tuent les corneilles quand ça leur chante ! des qui s'horrifient des nègres encore et des arabes en particulier. Pays de merde vous-dis-je chers amis. Évidemment c'est le lot des intellectuels -pas de frontières en l'esprit- de s'expatrier : : ne me suis-je pas expatrié ? dans ce pays de paturâges et de plaines gelées ? Préfère à coup sur la compagnie des vaches ! Reste cet Uzbekistan dans les rêves (pas mieux ailleurs mais autorisons nous - nous qui sentons mieux et plus dignement - l'invention de contrées plus douces. ).. Enfin ne venez pas : : rien à faire ici, que de l'amertume et du ressentiment, du déjà mourant, nos hommes d'état n'ont rien à envier aux vôtres, c'est-à-dire, rien de meilleur.

## **duchamp**

comme s'il fallait en permanence s'alimenter – ? – pour sortir quelque chose d'honnête. Marre de ces bouteilles qui s'accumulent sous l'évier (des centaines maintenant parce que : : fatigue de descendre aux poubelles à verre – faudrait une vingtaine de cartons et autant de voyages pour vider tout ça !! {les ai déjà vidées en fait}. ) Alors : : on en fait de l'art. On écrit on accumule, accumuler c'est déjà de l'art. ça ne sert à rien. de l'art qui n'intéresse personne. Suis fatigué de l'art : : suis fatigué de la vie. C'est terrible de voir à que point nos temps sont rétrogrades : étant plus jeunes je m'imaginai mes trente ans comme la réalisation complète des prémisses de M. Duchamp : tous artistes!! bah, il causa en vain celui là! au lieu de ça, un océan de stupides préconceptions et notre génie romantique à son apogée – même s'il a les traits d'un éphèbe débile s'entraînant aux concours d'artistes à la télévision – Lamartine au teint bronzé aux dents blanches et aux muscles saillants //faut se pincer pour le croire// Alors voilà : on en revient à la case départ [ce qu'aient en commun les bourgeois et les pauvres] : : l'artiste boit pendant que de purs crétins font office de mieux-valoir culturels.. Et nous les artistes (ceux qui pensent et sentent et qui le savent) tournent en rond malheureux dans nos communautés pathétiques, s'attaquant à nos moulins usuels, bah. . . Une amie m'écrivait son désespoir quant à l'état du monde. mais où s'exiler alors? A quoi renoncer? (quand on n'a déjà pas grand chose).. J'irais à Ulan Bator et Taschkent avant de partir.. c'est décidé!

**arrêt**

vous prend l'envie de [tout] arrêter //ben voilà c'est simple et je pourrais mettre ça sur le compte du manque d'alcool peut-être?// : : on travaille tout le jour, avec des hauts trépidants, de purs instants de gloire et des bas intenables, qui vous clouent sur la croix, vous paralysent. Alors même que certaines choses arrivent (une sorte de reconnaissance pour des intimes, les félicitations du jury, un bien être géographique, etc..), le dégoût me poignarde dans le dos : ça n'en finira donc jamais ? le plus épuisant : : ces suc - ses - sions de souffrances et de joies -voudrait laisser les choses se faire sans moi, me retirer en paix, prendre le prochain train pour la Sibérie, passer l'hiver à Ulan Bator!! mais espèce de crétin!! N'habites-tu pas enfin là où tu le souhaitais?? Il te faudrait plus lointain encore? Mais jusque où? Et pas la peine de cracher sur l'occident, et ta pauvre passion des tribus inconnues (sais-tu comment on traite les femmes dans ces tribus? ce qu'on y mange?).

### **énumération**

énumérer fait du bien. On regarde tout autour de soi, ses possessions, ses territoires, les espaces qu'on visite. parfois, cela fait du bien. A cette heure-ci, quand le cerveau s'est déjà rangé dans l'armoire, qu'il ne reste plus que les parties alimentées par l'alcool et la nicotine, alors, on aime à se reposer sur des biens matériels, qu'on pourrait à la limite toucher et caresser si l'on avait la force : : et c'est la petite table achetée à la brocante populaire pas loin du village (j'imagine qu'elle a déjà servi à d'autres que moi, et qui saura pourquoi ces gens-là l'ont revendue ? Et qui saura les histoires et les vins servis là dessus ? et les voix résonnant comme des caresses rustres sur le rotin ?) Et là c'est le pauvre matelas troué que j'ai ramassé au coin d'une rue [[et grimpé 3 étages – exploit monumental - devait peser pas loin de 80 kilos cette enflure!! me suis démis et l'épaule et la tête dans l'aventure – admettons que j'étais ivre (sinon comment aurais-je trouvé la force ??)] et là c'est la pile de livres – faudrait détailler : nombre méthodes et langages informatiques, guides naturalistes, romans aux langues torturées – bah qu'est-ce que c'est que lire ? L'autre fois, me suis délesté (comme font les conducteurs de montgolfière pour gagner de la hauteur) d'une bonne centaine de livres, posés à la déchetterie, dans un carton bien fermé à cause des pluies : : fera le bonheur de quelque pauvre ou bouquiniste – qu'importe!! même pas un déchirement, tout donner, et les disques et les livres et les vêtements [[du coup suis arrivé ici, dans ce village perdu, comme il se doit : sans rien. . . m'invente mon espace monastique {ce fantasme de porter toutes ses possessions dans un sac – voilà pourquoi j'aime tant la randonnée}]. Me plaît à considérer qu'on n'est jamais libre quand on possède. Même de l'amour je m'empêche : ainsi tu es libre ma belle, et je suis libre aussi.

### **la grande bataille**

ai bataillé comme une ânesse défendant sa progéniture aujourd'hui ! Me suis replongé dans le monde de ceux qui savent - retrouvant avec délectation mes complexes enfantins, les dépassant avec tout autant de plaisir – ce qui est merveilleux quand on est intelligent, et qu'on a fait pas mal d'années de philosophie (qu'on s'est acharné sur Heidegger et Alfred North Whitehead), c'est que plus aucun discours ne vous fait peur : : et quand de surcroît on vient des milieux populaires, qu'on a déjà bataillé toute sa vie pour se faire entendre des classes bourgeoises, alors, on entre dans un nouveau territoire de la pensée et discours avec des armes de destructions massives et une insouciance (et quand [[de surcroît]] on a compris qu'on va mourir, de toutes façons, alors le jeu n'en est que plus jouissif. J'aurais passé ma vie à défendre le droit à la parole – contre les experts, contre les bourgeois– ça fait un peu de sens et c'est l'essentiel non ?

### **chamanisme**

tout à l'heure - le soir tombait déjà comme une masse- j'ai roulé sans but véritable - de la neige glacée sur les bas côtés, les flancs des monts du cézalier saupoudrés de grandes plaques blanches [l'événement : l'arrivée des neiges. se passe pas grand chose ici, pas grand chose d'autre et ça me va]. Semblerait que j'ai fait ma première sortie dehors à l'âge de un mois sous la neige, les premières barricades de 68 //vous fait un destin tout de même// et si mon goût de la révolte venait de là ?// les jeunes veaux sont très excités [courent comme des chèvres à mon passage – les salue avec emphase : « jeunes gens ! »- voudrais pousser jusqu'au col de prat de bouc, mais déjà la route ne se tient plus, l'auto se vire à tribord et babord et je sens le moment où l'escapade finira au fossé. La nuit tombe, évitons les trafalgars! Alors je m'arrête au chemin qui mène à Murat (c'est la rase campagne, la Planèze, et comme j'ai des yeux pour voir - ou - je suis des yeux qui voient, je regarde. Je regarde le froid, les herbes rases, l'air pénétrant, l'immensité du monde.)

### **jusqu'où au juste ?**

alors une envie furieuse encore de tout laisser en plan : : et tu vois toutes ces choses que tu dis et que tu fais // ça ne change rien au *principium* réalité // m'âbimer dans une folie douce ; plus un effort pour être intelligible. ça mène à quoi l'intelligibilité : voilà je pourrais écrire bien des livres que d'autres écrivent avant moi (c'est cela le syndrome des pauvres intellectuels, découvrent par eux-mêmes du déjà pensé, déjà rendu public). De même : j'ai fait un disque et même plusieurs, et dit ô combien de choses et fait bâtir façonné. Rien ne sert à rien. Plus on me nomme, moins j'en jouis. Et parce qu'il faut prendre ces mots au sérieux : ce (handicap). j'écris pas à l'abri d'un salon avec lambris taffetas et soies recouvrant les fauteuils moi. J'écris de nulle part, là où je peux. Et ce nulle part serait bientôt ailleurs en vérité. trouver un lieu d'où écrire – j'ai essayé du monde, avec ses airs mondains, ces cravaaates mondaines : bah, pas pour moi ! peut-être écrire de la *folia* alors ? La folie de ceux qui n'en peuvent mais. . .

### **devenir adulte**

d'une certaine manière la vie devient tout simplement impossible. Pour des tas de raisons. Par exemple : parce que je devrais admettre que mes rêves d'enfant ne seront jamais réalisables. Quand je dis -les rêves d'enfant, je veux dire : les rêves de l'enfant que je suis encore aujourd'hui. Quand j'étais enfant je voulais être écrivain. Étrange, ça ne me dit rien aujourd'hui, ou pas grand chose de désirable en tous cas (si pour être écrivain faut encore se vendre, comme pour la musique, alors non merci, j'ai donné, ça ne me plait guère). Aujourd'hui je voudrais être : ethnomusicologue. partir en Asie Centrale (l'Ouzbékistan ça me convient, mais aussi la Mongolie ou la Chine de l'Est ou encore la Corée du sud, et le Tadjikistan pourquoi pas?), avec un magneto en bandoulière et recueillir ce qui peut encore l'être des chants des prières des formules magiques. j'aimerais aussi tenir un gîte dans les montagnes d'ici.. ou monter un centre culturel à la montagne. Ou bien devenir psychanalyste, ouvrir un cabinet, ici dans ce village. ou bien voyager et réaliser des guides de randonnée un peu partout dans le monde. J'aimerais aussi devenir topographe. Réaliser des cartes précises, en vérifiant sur le terrain, les emplacements les courbes de dénivellation. Mais : me faudrait du temps et/ou de l'argent pour tout ça. on se refait pas comme on dit dans les chaumières : j'ai que ma pauvre philosophie (et quelle philosophie!! le néoplatonisme, tout le monde s'en fout, de plotin porphyre proclus et damascius). Pour les finances, je vis de ce que mon père me donne. A trente six ans je vis de ce que mon père me donne. Vais finir probablement : à la rue ou bien, si je continue à boire comme je m'y emploie -scientifiquement- dans un asile ou une cure. Ou bien : j'abandonne mes rêves, file à l'anpe, prend le premier job qui vient , apprend à fermer ma gueule, fais comme d'autres : un temps pour la jouissance, un temps pour l'esclavage. me range fais des gosses. apprend à respecter le social. Apprend à devenir adulte c'est-à-dire : dérêver. Et s'en contenter. Oublier ce que j'ai saisi dans quelques extases. Oublier la joie. Me faire à cette vie. Y croire un peu. Mourir en somme -enfin : que meurt l'enfant que je suis. Qu'il crève dans la gloire du contentement social.